



HAL
open science

Quarante épreuves photographiques, quarante souvenirs

Pierre-Louis Castro

► **To cite this version:**

Pierre-Louis Castro. Quarante épreuves photographiques, quarante souvenirs. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-02478881

HAL Id: dumas-02478881

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02478881>

Submitted on 14 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Quarante Épreuves Photographiques, Quarante Souvenirs

Pierre-Louis Castro

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MÉMOIRE MOBILITÉ INTERNATIONALE
Quarante Épreuves Photographiques,
Quarante Souvenirs

Rédigé par Pierre-Louis Castro

Sous la direction de Noel Jouenne

Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse

Facultad de Arquitectura y Urbanismo - FAU La Plata - Argentina

2016/2017

« Captivé à l'idée de voir ce qui disparaît,
on ne peut prétendre avoir réellement vu quelque chose
avant de l'avoir photographié »

Emile Zola

« Les dizaines de milliers d'images qui ont nourri mon regard
à travers tant de visages, de paroles et de lieux,
n'ont pas encore éteint ma soif de voir et mon désir de regarder,
de découvrir encore et de comprendre mieux. »

Patrick Roegiers, L'Oeil Multiple

REMERCIEMENTS

Je tenais à remercier en premier lieu ma famille, ma soeur et mes trois frères, qui m'accompagnent et me soutiennent dans mes projets au quotidien depuis de nombreuses années ; en particulier ma mère et mon père, qui ont grande part en leur aboutissement et leur réussite. Sans eux, cette année à l'étranger n'aurait jamais pu se réaliser.

Un remerciement particulier à Monsieur Noel Jouenne, son accompagnement et ses critiques furent toujours précieuses dans la rédaction de ce mémoire de mobilité et l'amélioration de son contenu.

Mes remerciements à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse, de rendre possible cette expérience unique pour les étudiants tout autour du monde.

Mes remerciements également à la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de La Plata, pour son accueil et son enseignement.

Un abrazo a mis viejos amigos : Steven Le Tallec dont j'ai suivi les pas ; Romain Blaszyck, Nicolas Dupont & Yohann Laurent pour m'avoir encouragé à partir dans cette contrée fantastique.

Enfin, un remerciement tout particulier à Charles Favereau, et à Florent Roucoules pour leur accueil dans leur demeure *carioca*. Pour ce dernier, merci de m'avoir accompagné, toujours dans ta plus grande amitié, aux confins de paysages immenses et inoubliables.

AVANT-PROPOS

Une année, douze mois, à un quart de tour de globe de chez soi. La ville de *La Plata*, de l'hiver du mois août à l'été austral du mois de décembre. Puis trois mois, un sac sur le dos et trois appareils photographiques entre les mains, cinq pays et quinze mille kilomètres parcourus plus loin. Un retour, pour l'une des capitales les plus célèbres d'Amérique du Sud, *Buenos Aires*.

Ce mémoire de mobilité étudiante tente de situer toutes ces singularités, qui selon moi défissent mon année en Amérique du Sud, sur ce continent oscillant entre contradiction et cohérence, tradition et modernité. Au travers d'un récit illustré et commenté, ce mémoire retrace mon voyage entre *La Plata & Buenos Aires*, *Rio de Janeiro*, *La Bolivie*, *Le Pérou*, et *Le Chili*. Il s'affranchit d'un certain point de vue d'un travail universitaire classique, en tentant de guider son lecteur à la découverte de ma production photographique personnelle, mais surtout, d'être un témoignage.

La sélection de « *Quarante Épreuves Photographiques, Quarante Souvenirs* » retire d'un ensemble de plus de cinq-cents négatifs complétés sur cette année à l'étranger et tous conservés dans leur format original, tous ces moments fortuits qui édifièrent ma démarche de photographe amateur, où l'attention est toujours portée à la spontanéité du moment.

Composé en *Six Temps*, l'intention de cet écrit n'était pas d'édicter une chronologie fidèle de cette année ou d'en faire un manuel de photographie, mais de pouvoir retranscrire un dénominateur commun entre toutes ces images, où approche technique à tout autant à voir que le hasard des situations capturées, et l'émotion particulière qui s'en dégage à leur découverte.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

De l'ouverture à la Photographie

Pages 12 à 15

PREMIER TEMPS

La Loi des Diagonales

Pages 16 à 23

SECOND TEMPS

Une Rivière de Janvier

Pages 24 à 39

TROISIÈME TEMPS

Le Sel des Hautes Plaines

Pages 40 à 55

QUATRIÈME TEMPS

La Mer, et les Tailleurs de Pierre

Pages 56 à 63

CINQUIÈME TEMPS

Au Détour d'une Visite

Pages 64 à 77

SIXIÈME TEMPS

Notre-Dame-du-Bon-Vent

Pages 78 à 95

CONCLUSION

Pages 96 à 99

ANNEXE

De la connaissance
à l'utilisation de la mécanique

Pages 100 à 103

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION

De l'ouverture à la Photographie

Comme le disait l'artiste français Pierre Bonnard¹ « *photographier, c'est se souvenir de ce qui vous a saisi, et le noter le plus vite possible* ». Peintre mais aussi photographe amateur, c'est une composante de son œuvre qui ne fut reconnue que longtemps après sa mort, à une époque où cet art était orchestré par une grande expérimentation et où la technique photographique relevait d'un long apprentissage.

Nous devons son invention à *Nicéphore Niépce*² en 1827, et sa célèbre photographie *Point de Vue du Gras*³, qui fut réalisée à l'aide d'une chambre noire en bois et d'une plaque d'étain (qui faisait office de pellicule). Son temps de pose fut, à l'époque, de plusieurs jours, et son procédé fut lui plus tard amélioré et popularisé par *Louis Daguerre*⁴ et son *daguerréotype*. Il était qualifié à l'époque de *procédé héliographique* : étymologiquement, *l'écriture par le soleil*.

Photographier, c'est ainsi le processus de création d'une image, par action de la lumière. L'étymologie grecque nous guide elle aussi vers cette définition : *photos-* (lumière, clarté) qui *utilise la lumière* ; *-graphie* (peindre, dessiner, écrire) qui *aboutit à une image*. Photographier se définit donc comme l'écriture par la lumière, la peinture par la lumière, corrélation du technique et du sensible.

La photographie est une discipline que je pratique depuis maintenant presque six années, soit au moment de mon entrée à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse. C'est une activité très présente dans ma famille, puisque mon père et l'un de mes frères la pratiquent depuis de nombreuses années. Par plaisir, pour un attrait particulier à l'art en général, une manière de capturer tous les moments de vie pour l'un, pour documenter nombre de ses voyages à l'étranger, en Afrique, en Amérique du Sud et en Europe pour l'autre. Cette passion transmise par notre père, provient de l'époque de ces appareils à pellicules, où le monde numérique n'existait pas encore .

D'abord venu à l'art par la peinture et le dessin, à mes sept ans et ce, jusqu'à mes treize ans, je suis ensuite tombé à cœur perdu dans la musique, que j'ai pratiquée de manière intensive jusqu'au début de mes études supérieures, et de manière moins régulière aujourd'hui.

1. Pierre Bonnard (1867-1946)

On retrouve dans ses photographies la même audace, son goût du geste vif, du mouvement dansant et de la fantaisie, ainsi que des scènes quotidiennes.

La sûreté de l'œil de Bonnard et la qualité de son invention font de ses photographies des chefs-d'œuvre, même s'il ne s'est jamais pris au sérieux.

Une telle production montre qu'en transposant en photographie sa vision de peintre d'avant-garde, il était en avance sur bien des photographes de son temps.

(source : *Bonnard Photographe*, Exposition Musée d'Orsay)

2. Joseph Nicéphore Niépce (1765-1833)

est un ingénieur français, connu comme étant l'inventeur de la photographie, appelée alors *procédé héliographique*.

Il est l'auteur de la plus ancienne prise de vue stabilisée réalisée.

3. Le *Point de vue du Gras* est la première photographie permanente réussie et connue de l'histoire de la photographie, prise par Nicéphore Niépce en 1826 ou 1827 dans sa maison de Saint-Loup-de-Varennes près de Chalon-sur-Saône en Bourgogne.

4. Louis Daguerre (1787-1851)

est un peintre et photographe français.

Sa commercialisation du *daguerréotype* inspiré des travaux de Joseph Nicéphore Niépce a fait qu'il a un temps été considéré comme l'inventeur de la photographie.

(sources 2.3.4 : *Histoire de la Photographie*, Taschen, 2012)

Mon regard à la musique a toujours été particulier. Pratique également très répandue dans mon entourage (une fois de plus, de par mon père et mes frères aînés), j'y ai baigné très jeune, dans l'univers musical allant des années 1960 aux années 1990. Épaulés par mes amis avec qui rapidement je partageais la majeure partie de mon temps libre nous nous adonnions à sa pratique, répétitions et autres concerts. De la même manière, je demeurais fasciné par les instruments anciens, et de leur assemblage d'éléments mécaniques, électriques et analogiques. Dans une parfaite conception technique, ils demeuraient parfaitement fonctionnels avec le temps, tout en pouvant produire la même sonorité qui les définissait, et au-delà, qui définissait elle-même un style et une époque, jusqu'à définir un artiste. Une production industrielle d'objets standards, mais qui une fois appropriée, permet d'offrir à chaque artiste son originalité. Elle a à voir pour moi, d'une manière plus élégante et poétique, avec l'art de pouvoir produire une émotion personnelle à chacun à partir d'une machine, d'un objet normalisé.

C'est par ce nouveau tournant dans ma nouvelle vie d'étudiant, à la découverte d'une discipline qui m'étais totalement étrangère, *l'architecture*, que je me suis confronté à tous les domaines auxquels elle se rapportait, et en premier lieu, à la photographie.

Les premiers voyages d'études que je documentais et photographiais le furent à l'aide d'un appareil numérique classique, outil qui me permit d'acquérir assez rapidement le bagage nécessaire à l'apprentissage de la technique photographique. Pratique d'une part, du fait de l'aspect immédiat d'un cliché que l'on peut prendre et reprendre jusqu'à obtenir les bonnes conditions d'éclairage, de composition, de mise au point. Économique également, puisque les photos numériques sont directement exploitables. Comme le disait le photographe Dennis Brihat⁵ (à propos de l'importance de la technique photographique) « *elle correspond à l'importance que doit avoir un outil. C'est important, mais il demeure un outil au service d'une sensibilité* ».

Il est intéressant de voir, de nos jours, à quel point le besoin d'images se fait ressentir, notamment chez les jeunes générations : de part la prépondérance des réseaux sociaux, de la communication ou encore de la représentation (au sens de représentation de sa vie personnelle). Je pense que notre génération (j'entends celle née avant le XXI^e siècle), fait partie de la dernière génération à avoir connu un monde sans un internet présent à chaque moment de notre vie. En forme de réaction, j'ai ressenti le besoin de m'affranchir de ces codes, mais aussi de pouvoir me construire intellectuellement en tant qu'étudiant architecte, tout autant que de pouvoir trouver une écriture qui me soit personnelle.

5. Denis Brihat, né le 16 septembre 1928 à Paris, est un photographe français de nature morte principalement en noir et blanc, prix Niépce 1957, et ancien professeur de photographie à Bonnieux. Denis Brihat est depuis longtemps célèbre pour le regard intense et sensible qu'il porte sur la nature, mélange de lyrisme et de rigueur, d'engagement et de pratique.
(source : site internet de Denis Brihat)

Me diriger vers la photographie argentique m'est alors apparu comme une évidence. Guidé par ma relation «familiale» héritée des mes aînés à cette dernière, par cet attachement à l'art et son caractère physique et manuel, et par ce nouveau regard que m'offraient mes études, je me suis tourné vers cette approche de cet art, approche que l'on qualifie souvent aujourd'hui de conservatrice. Le laboratoire et le matériel mis à disposition pour les étudiants et par les étudiants dans les locaux de l'école, m'ont finalement décidé dans ce choix, puisqu'ils permettaient de s'affranchir d'une proportion financière et logistique non négligeable.

Photographier à l'aide de pellicules demeure aujourd'hui un choix artistique prépondérant.

Force est de constater que cette décision me fit apprendre de nouveau la plupart des bases de la technique : pérégrinations, hésitations, erreurs, mais qui permettent d'en apprendre toutes ses subtilités. De vingt-quatre jusqu'à trente-six clichés maximum (pour le format classique de 24x36mm que j'utilise exclusivement jusqu'à présent) savoir choisir ses prises de vues, composer son image, vérifier chaque paramétrage de l'appareil, entreposer les films, pour découvrir, parfois que les clichés sont loups, que l'appareil ne fonctionnait pas, ou que tout simplement la chimie faite soit même en laboratoire n'était pas correcte.

Ainsi, elle a presque à voir, pour moi, avec le travail manuel d'un artisan. C'est l'art de reproduire par un procédé optique-chimique-mécanique, l'image d'un sujet de façon similaire ou subjective, à l'impression visuelle que l'observateur retire de ce sujet.

Il est très complaisant de pouvoir mettre en corrélation aspect manuel et aspect artistique, de même qu'en peinture, sculpture, ou en dessin. L'effort produit pour réaliser un cliché, de l'instant capturé jusqu'à la production sur papier de « *ce moment en soi* » en devient encore plus noble. Jean Dieuzaide⁶, le célèbre photographe toulousain, s'exprimait ainsi dans un entretien donné aux deux photographes Chenz⁷ & Jeanloup Sieff⁸, dans le cadre de la rédaction de leur livre La Photo (édité en 1976 chez Denoël) :

*« La photographie est une technique,
comme l'est la peinture, la sculpture, ou la gravure ; ne pas la posséder,
c'est s'exposer à l'échec du dialogue avec le sujet qui vous fait signe :
donc à l'échec tout simplement. »*

6. Jean Dieuzaide, né le 20 juin 1921 à Grenade (Haute-Garonne) et mort le 18 septembre 2003 à Toulouse, est un photographe français. Il est réputé pour ses natures mortes, ses photographies humanistes, ses images d'architecture, mais aussi pour son incessante action militante afin de promouvoir la Photographie. (source : Wikipédia & *Histoire de la Photographie*, Taschen, 2012)

7. Chenz (1934-1991), pseudonyme de Jacques Chenard, est un technicien et auteur sur la photographie français. Il a également collaboré, à la fois pour la technique photographique et pour les essais de matériel au magazine Zoom dont il fut rédacteur en chef. On y retrouvait toute l'expression de son humour décalé. (source : Wikipédia & *Histoire de la Photographie*, Taschen, 2012)

8. Jeanloup Sieff (1933-2000) est l'un des plus grands photographes de mode et portraitiste français de la seconde moitié du XXe siècle, alternant au cours de sa carrière différentes approches de la photographie, entre mode, reportages ou portraits. Il a travaillé durant quatre décennies, et ce essentiellement en noir et blanc. Tirant lui-même ses photographies, il a initié un style de tirage, les «ciels à-la-Sieff». (source : *Les grands maîtres du tirage* Dominique Gaessler, éditions Contrejour, 1990)

Quoi de plus évident pour moi, lorsque s'est présenté le moment de faire mes valises pour l'Amérique du Sud, que d'emporter trois appareils photographiques argentiques - *Canon demi format EE28, Nikon F601, Minolta CLE* - et plus d'une dizaine de films couleurs et Noir & Blanc. Trois appareils, correspondant chacun à une utilisation que j'ai de la photographie et des sujets à traiter, autant que de l'utilisation d'un certain appareil pour un certain type de situation rencontrée.

J'ai toujours pratiqué cette activité par pur plaisir, en amateur et sans aucune visée autre, que de pouvoir capturer et ramener avec moi toutes ces expériences. L'occasion de ce mémoire de mobilité s'impose ainsi comme tout à fait juste, dans la constitution de cette narration personnelle.

Une partie des négatifs fut développée puis scannée en Argentine, quelques semaines après mon retour de voyage ; une autre après mon retour en France.

L'idée était, au-delà de la démarche artistique personnelle, de pouvoir s'affranchir de la nécessité d'un support numérique encombrant pour le stockage des photographies numériques.

D'une part l'aspect pratique et immédiat d'un appareil numérique permet de trier généralement beaucoup moins ce que l'on photographie, et l'on se retrouve avec pléthore d'images similaires et identiques. L'on perd ainsi en spontanéité, et surtout en réflexion sur les sujets choisis. Deuxièmement, lorsque j'ai décidé de quitter l'Argentine pour entamer mon voyage au travers de ces cinq pays, le soucis logistique s'imposait grandement, puisque je m'étais moi-même limité à un sac à dos dans lequel j'emportais tout le nécessaire pour presque quatre mois. En glissant toutes ces pellicules dans un sac, nul besoin de stockage physique pour les formats numériques et sauvegardes, d'ordinateur, de chargeurs, de câbles. Simplement, mon sac, mes appareils, et les pellicules. Ces appareils d'époque sont également bien moins attrayants que des appareils neufs et volumineux plus tape-à-l'œil. Ils sont aussi bien plus résistants. Ils facilitent grandement l'appréhension des situations et la sensation de confort lorsque l'on photographie dans un milieu qui nous est étranger. Pouvoir photographier régulièrement, instinctivement, sans sujet précis, fut alors un leitmotiv quotidien. Un appareil me suivait toujours, et les occasions furent nombreuses pour constituer ce que je qualifie aujourd'hui de témoignage, par ce recueil de quarante photographies.

LA PLATA, ARGENTINE

CINQ AOUT - CINQ DECEMBRE

DEUX MILLE SEIZE

PREMIER TEMPS

La Loi des Diagonales

Capitale de la *Provincia de Buenos Aires*, la ville de *La Plata*, nom donné à cette ville de plus de 500 000 habitants en raison de sa proximité avec le fleuve *Rio de La Plata*, fut ma première rencontre avec l'Argentine et ses habitants, cadre de vie durant mes quatre premiers mois en Amérique du Sud.

Elle se définit par une forme urbaine étonnante, respectant le *plan hippodamien*¹ de l'urbanisme espagnol. Conçue par l'architecte *portègne*² *Pedro Benoit*, d'origine française, elle fut fondée à la date du 18 Novembre 1882 par le gouverneur de sa province, l'argentin *Dardo Rocha*. Elle se distingue par un ordonnancement bien particulier : un carré parfait, quadrillé de rues parallèles se croisant à l'équerre, s'ajoute à un tracé de diagonales qui le coupe en formant des losanges. Un total de vingt-trois parcs ou places arborées fut implanté précisément tous les six îlots (au nombre de trente-huit) définis par ce tracé. En résulte un tracé rigide, paradigme total de la planification urbaine du XXe siècle et du courant hygiéniste, très en vogue à l'époque.

Son plan, étant entièrement pensé antérieurement à sa construction (selon les préceptes et conceptions tributaires du rationalisme fédérateur de la Révolution française) est souvent considéré (du moins par une bonne majorité des *platenses*³) comme la première ville au monde construite en accord avec les idées républicaines.

Elle est en cela révélatrice de l'état d'esprit particulier qui habite cette ville, haut lieu d'enseignement supérieur. Elle est positionnée au troisième rang des plus importantes universités du pays après *Cordoba* et *Buenos Aires*, et accueille plus de 90 000 étudiants argentins et étrangers. Elle fut notamment l'un des centres du mouvement contestataire de la dictature dans les années 1970 et de la *Guerra Sucia*⁴, qui entraîna près de trente mille disparitions au travers du pays. Un monument commémoratif est toujours présent dans l'enceinte de la *Facultad de Arquitectura y de Urbanismo de La Plata*, ainsi qu'une fresque regroupant l'ensemble des portraits des personnes assassinées ou disparues. Ce devoir de mémoire, qui marque toujours profondément la société argentine, demeure comme un épisode tragique de l'histoire du pays, qu'il est toujours compliqué d'aborder avec les argentins.

1. Le *Plan hippodamien* est issu du nom d'*Hippodamos*, architecte grec considéré comme l'un des pères de l'urbanisme. Ses plans urbains étaient caractérisés par des rues rectilignes et larges qui se croisaient à angle droit.

2. *Porteños* en espagnol, littéralement « les habitants du port » est le qualificatif donné aux habitants de *Buenos Aires*.

3. *Platenses* en espagnol, littéralement, les habitants de *La Plata*.

4. La *guerra sucia* (guerre sale) est une expression utilisée pour désigner la répression d'Etat qui a eu lieu dans les années 1960, 1970 et 1980 en Amérique latine, d'abord en Argentine et au Brésil, ainsi que dans l'ensemble du Cône Sud, dans les années 1970 puis en Amérique centrale. *L'effacement des traces, la mère, le politique* de Martine Déotte qui traite de cette construction sociétale sur ce passé fragile. *Escadrons de la mort, l'école française* livre de Marie-Monique Robin, dont elle fit également un film documentaire. Elle y montre comment les méthodes employées par l'armée française pendant la guerre d'Algérie, en particulier pendant la bataille d'Alger, ont ensuite été enseignées aux États-Unis et en Amérique du Sud. *L'Opération Condor* et le *Programme Phoenix* y sont également détaillés.

De mon point de vue, cet évènement, très récent dans cette jeune république dont l'Indépendance s'est faite le 9 Juillet 1816, alimente grandement la profonde conscience politique des argentins, et leur dévotion sociale et politique aux grands idéaux sociaux qui sont les leurs. Cette mentalité se perçoit notamment lors des épisodes de manifestations et de grèves, qui sont fréquents dans la vie de tous les jours. C'est un contexte sociétal tout à fait particulier, et qui a nécessité pour moi un certain temps à appréhender et à comprendre.

L'enseignement reçu à la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de La Plata fut l'amorce première de mes nombreuses découvertes, pédagogiquement, humainement et intellectuellement. Elle me permit surtout de mettre à distance la vision et la construction européenne occidentale des villes modernes.

Malgré nombre d'intentions prônées dans l'urbanisme unique de cette ville, il n'en demeure un dessin arbitraire, qui me parut dénué de tout humanisme et considération spatiale à l'échelle humaine : des rues et des boulevards trop larges, où la voiture y est prédominante ; des trottoirs sur-dimensionnés, où peu « d'espace public » qualitatif (les places et parcs sont quasiment toujours enfermés par des routes) est approprié par les argentins ; une nature qui n'est toujours que très alignée sur le dessin urbain. Cette trame n'étant jamais mise en rupture ou remise en question par l'architecture ou le paysage, il lui est conféré une omniprésence qui dés-humanise cette ville, la rendant hors d'échelle.

Elle se retrouve alors à s'écrire de manière arbitraire, radicale et dirigiste, tout à l'opposée de la pensée qui l'avait imaginée en tant que ville humaniste.

Pour autant, il me paraissait nécessaire de d'aborder ces caractéristiques urbaines, puisqu'elles me permirent d'envisager de manière tout autre les villes européennes. La Plata fut également le théâtre de nombre de découvertes culturelles. Dans notre colocation, située au n°930 Diagonal 73 entre calle 4 y calle 5⁵, je découvris les joies d'une vie partagée par dix étudiants, sud-américains et européens.

D'une accommodation à la ville qui fut de deux mois, l'apprentissage de la langue prononcée à la manière argentine (qui, outre un vocabulaire particulier, se distingue par une prononciation propre⁶ aux différentes régions du pays) me demanda un certain temps. J'y resterai quatre mois, de l'hiver frais et humide, jusqu'à l'été austral chaud et lourd qui pèse sur le climat du nord-est du pays. Ces premiers mois furent surtout l'occasion pour moi de photographier mon quotidien, dans cette maison au *patio* traditionnel, toujours occupé et très rarement silencieux.

5. Dans les villes planifiées, l'indicatif des rues fonctionne par numérotation, en indiquant la position de l'édifice par les rues entre lesquelles il se situe.

6. Entre l'espagnol de la région de Buenos Aires et celui d'Espagne, il perdure des différences phonétiques, notamment la prononciation du « ll » et du « y » qui se prononcera comme un « j » légèrement affaibli (entre le « ch » et le « j » français). Les accents sont multiples en Argentine et répondent à l'origine des populations régionales. Ainsi, si dans la ville de Buenos Aires l'accent est beaucoup plus penché vers le *castillan*, dans la province de *Misiones* on retrouve un accent plus proche des sons du *guarani*, et de même pour *Jujuy* avec le *quechua*.

Nikon F601 - Ilford FP4+ 125
Légère sur-exposition,
pour donner à la lumière et au ciel
un effet sur-naturel.

Ci-contre :

C'était au crépuscule d'un des premiers jours de chaleur.
Les semaines pluvieuses et ventées de l'hiver avaient laissé place à l'été,
et nous passions la majeure partie de notre temps
dans le patio de la maison, après l'université.

Sur le balcon *Javi & Juliette* profitaient du coucher de soleil.

Page Suivante :

Tous les cinq, nous passions ensemble la majeure partie de notre temps libre.
Thomas, Juliette et moi, étions les premiers arrivés dans la maison.
Javi & Max nous y ont rejoints quelques semaines plus tard.

Après un de nos repas du soir, j'ai attrapé mon appareil pour une photo.
Quelques jours plus tard, je m'envolais pour le Brésil.









Nikon F601 - Ilford FP4+ 125
Grande Ouverture pour détacher
le premier plan du fond.



L'été touchait à sa fin lorsque je suis rentré en Argentine.
Je revenais de trois mois de voyage, et passais ma dernière semaine dans notre humble demeure *platense*.
Déjà elle semblait différente et de nouvelles têtes, avaient remplacé les personnes que je connaissais auparavant.

Je terminais la deuxième pellicule de mon nouvel appareil.
Javi & Juliette flânaient près de la piscine cet après-midi là.

RIO DE JANEIRO, BRÉSIL
CINQ DÉCEMBRE DEUX MILLE SEIZE
DOUZE JANVIER DEUX MILLE DIX-SEPT

DEUXIÈME TEMPS

Une rivière de Janvier

Le cristal brésilien. Quel nom plus approprié pour définir *Rio de Janeiro*, que ce terme scientifique qui qualifie la structure géologique qui constitue le majeure partie du sol de la ville ? Les nombreux rochers et granites, formant la base de ce cristal, sont parmi les plus vieux du territoire brésilien. Cette structure, après avoir encaissé plusieurs changements tectoniques, s'est transformée en un paysage de collines, montagnes et vallées qui caractérisent la côte de Rio. C'est dans son entièreté que l'*État de Rio de Janeiro* offre un paysage caractéristique de montagnes et de dépressions, les *morros*¹. Ses paysages les plus célèbres, dont le *Pão de Açúcar*², le *Corcovado*³ et le *Morro Dois Irmãos*⁴ sont l'image même de cette métropole.

Cette géographie particulière, entraîne elle aussi un urbanisme particulier de cette ville, ramassée et allongée entre montagne, forêt et océan. Elle décrit des paysages uniques. Rio bénéficie de la plus grande forêt urbaine du monde, la *Floresta da Tijuca*, partie intégrante d'une forêt tropicale qui recouvre plus de 90% du territoire de l'état. Cette ville est tout à fait indissociable de son paysage naturel. Urbain et végétal ne font qu'un, dans cette cité de béton où la nature est toujours présente.

Le Brésil démontre pour moi une réelle singularité en Amérique du Sud. C'est un des seuls pays où la langue officielle n'est pas l'espagnol, la langue brésilienne se détachant même de la langue portugaise par son aspect plus chantant et mélodique. Elle est tout à fait révélatrice de la mentalité des brésiliens, puisqu'elle se découvre comme étant plus douce, chaleureuse et musicale. Dans ce pays où les racines africaines sont assumées, la société contemporaine s'affirme par une population très métissée à la culture très riche et diverse, bien que malheureusement toujours cloisonnée entre les différentes classes sociales.

Ce métissage, héritage du temps de l'esclavage, se ressent toujours dans la société brésilienne, ainsi que dans son fonctionnement au quotidien. Bien que la plupart des *cariocas*⁵ soient de descendance portugaise ou africaine, plusieurs vagues d'immigration ont contribué à constituer la population de l'ancienne capitale du Brésil. Ainsi, des communautés multiples venues d'Europe, telles qu'italiennes, allemandes, espagnoles,

1. *Morro*, littéralement, en portugais, signifie *colline*.

2. *Pão de Açúcar*, littéralement, en portugais, *Pain de Sucre* est un pic situé dans la péninsule de la ville à l'entrée de la Baie de Guanabara. Culminant à 396 mètres d'altitude, il devrait son nom à sa forme qui évoque les blocs de sucre raffinés transportés par bateau à l'époque du commerce de la canne à sucre au XVIe siècle.

3. *Corcovado*, littéralement, en portugais, *bossu* est un des reliefs majeurs de la ville. Il s'élève à 710 mètres d'altitude et accueille en son sommet la célèbre statue du *Cristo Redentor* (Christ Rédempteur). Inaugurée en 1938 et haute de 38 mètres, elle est l'un des principaux symboles de la ville et du pays.

4. Le *Morro Dois Irmãos*, littéralement, en portugais, *Colline des Deux Frères*, domine de 533 mètres le Sud de la ville et fait face à l'océan Atlantique. Composé de deux masses rocheuses en forme de pain de sucre, il constitue la toile de fond de la célèbre plage d'Ipanema.

5. *Carioca* désigne les habitants de Rio de Janeiro.

libanaises, juives ou encore japonaises⁶ coexistent dans les différents quartiers de la ville.

Les brésiliens se démarquent par leur forte tendance au calme et à la nonchalance, et ce, malgré l'agitation qui secoue continuellement la ville de Rio de Janeiro, qui démontre elle aussi de la prédominance de la voiture en Amérique du Sud. Il est de mise de se laisser porter par ce rythme, et l'on se retrouve très vite à prendre plaisir à ce ballotement quotidien fait de pesanteur, qui nous éloigne bien plus encore de l'Europe occidentale. Ce fut pour moi un réel dépaysement après l'Argentine, où les racines européennes des argentins se font toujours ressentir.

Le climat joue également une part très importante dans les habitudes des brésiliens et dans leur pratique de la ville. Une grande part des activités journalières se pratique en extérieur : dans la rue, sur un bout de trottoir, un prolongement de terrasse, un bar qui s'octroie même une rue pour une soirée, où un rassemblement de personne qui s'approprie très facilement l'espace public. Il m'était toujours étonnant de voir les cariocas, encore en costume, enfile un maillot de bain sur les plages de *Copacabana*, *Leblon* ou *Ipanema*⁷, directement après une journée de travail dans ces tours du quartier d'affaires du *Centro*, qui tranchent de part leur architecture radicale au milieu de ce paysage fait de courbes naturelles et de verdure, presque ubiquistes.

Ce qui frappe également à Rio de Janeiro, c'est l'omniprésence de la musique chaque jour. C'est un véritable recours aux maux et angoisses du quotidien. On l'entend à chaque moment de la journée, et contrairement à leur voisins argentins qui m'avaient plus surpris par leur tendance contestataire à faire la grève, les brésiliens préfèrent eux s'adonner à la récréation et au plaisir de la danse sur des mélodies de bossa nova. Ces plaisirs sensuels, tout comme le certain culte qui est apporté au corps, est tout à fait propre à la société brésilienne. Le corps dévêtu est toujours très assumé, quelque soit l'âge, le physique, ou le sexe de la personne. Les brésiliens font preuve d'une grande aisance face aux regards des autres, bien plus que les codes occidentaux qui limitent les européens dans leur approche du paraître.

Enfin, comment ne pas évoquer *Oscar Niemeyer*, quand on s'adresse au champ de l'architecture brésilienne ? *Le Corbusier* disait de *Oscar* qu'il avait « *toujours les montagnes de Rio dans les yeux* ».

La passion pour le design moderne au Brésil vous marque dès votre arrivée. Les objets courants comme les cabines téléphoniques ont des formes étonnantes et futuristes. Les trottoirs personnalisés sont omniprésents, variés et modelés à l'image des célèbres fresques du quartier

6. Le Brésil est le pays qui accueille le plus de Japonais en dehors du Japon. Il y a entre 1,3 et 1,5 million d'habitants d'origine japonaise au Brésil.

7. Le quartier de *Copacabana* possède l'une des plus belles et célèbres plages de la planète, en demi-lune, s'étendant sur 4,5 km. Le quartier riche d'*Ipanema*, possède lui aussi une des plus belles et plus connues plages du monde, juste à côté de celle de *Copacabana*. Elle s'étire sur 2,6 km, et est prolongée par la plage du quartier *Leblon*, l'un des plus bourgeois de la ville.

de Copacabana réalisées par Roberto Burle Marx⁸. C'est un endroit très tropical, où la flore, la faune, la samba et le plaisir sensuel viennent sous tous les angles. Les courbes des objets et des bâtiments y apportent une alternative rafraîchissante aux formes rectangulaires que nous associons souvent au modernisme. Il existe de nombreuses histoires de design moderne à relier au Brésil, mais une histoire éclipse toutes les autres : l'œuvre d'Oscar Niemeyer et sa sensibilité tout en courbes. À l'occasion du 100^{ème} anniversaire de l'architecte brésilien, *The New York Times* écrivait :

« Au cours des années 1940, 1950 et 1960, il s'est imposé comme une des plus grandes figures du modernisme, apportant à d'abstraites formes brutes un hédonisme⁹ tropical qui a remodelé l'identité du Brésil dans l'imagination populaire et fasciné les architectes du monde entier. »

L'architecte carioca est un acteur incontournable de l'architecture du Brésil. Il serait même difficile de citer un architecte qui a eu plus d'influence que lui sur son pays ou sur sa culture. Également reconnu internationalement, il a accompli de nombreux travaux à l'étranger, notamment en France, après son exil du Brésil dans les années 1960, aux débuts de la dictature militaire.

Oscar Niemeyer, ardent communiste tout au long de sa vie (qui fut exceptionnellement longue) a néanmoins souffert de cette prise de position politique pour établir une véritable présence aux États-Unis, malgré un *Pritzker Price* obtenu en 1988. Les indices se situent peut être dans la nature fluide et presque surréaliste de son travail et dans le côté sensuel de son architecture, qui doit être expérimentée physiquement pour être appréciée. Cette passion pour les courbes et cette tendance, souvent qualifiée de *modernisme baroque et tropical*, se retrouve notamment dans son célèbre verset¹⁰ :

« Ce n'est pas le bon angle qui m'attire,
Ni la ligne dure, rigide
Créé par l'homme.

C'est la courbe libre et sensuelle qui me séduit,
La courbe que je peux voir dans les montagnes de mon pays,
Dans la courbe sinueuse des rivières,
Sur les vagues de la mer,
Sur le corps de la femme préférée.
L'univers est tout en courbe,
L'univers courbe d'Einstein. »

8. Roberto Burle Marx (1909 - 1994) est un architecte paysagiste brésilien (mais aussi peintre, créateur de bijoux, écologiste, naturaliste, artiste et musicien). Il est internationalement reconnu pour les dessins de ses parcs et jardins. Il a également introduit l'architecture du paysage moderniste au Brésil.

9. Système philosophique qui fait du plaisir le but de la vie.

10. *Poem on the right angle* dans *Minha arquitetura*, Rio de Janeiro, Edition Revan, 2000

11. L'une des traditions sur la plage d'Ipanema, est d'applaudir le soleil lorsqu'il se couche.

Rio de Janeiro s'est bien évidemment révélé comme un lieu extraordinaire de mon apprentissage de la photographie. Malgré quelques craintes de ma part, dues à la réputation parfois sulfureuse des rues de la ville, je me suis rapidement pris au jeu d'accompagner mes déplacements de mes deux appareils photographiques. Les sujets furent nombreux et variés, n'ayant de cesse de m'ébahir pour cette nature tellement omniprésente, ces couchés de soleil assourdissants¹¹ et cette faune surprenante.

Mon séjour au Brésil fut surtout l'occasion de retrouver deux amis de longue date, *Florent & Charles*, que j'avais quitté quelques mois auparavant. Je partirai pour une aventure de presque deux mois avec l'un des deux. Je retrouverai, à mon plus grand plaisir, Rio de Janeiro après cette longue aventure, et l'effervescence qui règne lors de l'événement le plus important de l'année : le carnaval.

Ils furent donc, parfois malgré eux, mes sujets de prédilection dans la prise de mes clichés et dans la collecte de ces souvenirs, dans cette ville que les colons portugais nommèrent à sa découverte :

Rivière de Janvier

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





Canon Demi EE28 - Ilford HP5+ 400

Grande ouverture pour capturer l'action - Petite ouverture pour la profondeur de champ.

Au dessus :

Corentin & Florent s'adonnaient à une de leur sessions quotidiennes.
Une fin de journée à *Ipanema*, le soleil s'approchait des *Dos Irmãos*.
J'apprécie surtout que deux clichés occupent une place de négatif,
elle permet une chronologie et une composition singulière.

Ci-contre :

Un soir, pendant les fêtes de fin d'année.
Nous déambulions le long de la promenade, à *Copacabana*.
J'ai levé les yeux, la lumière donnait au ciel une tournure dramatique.

Nikon F601 - Ilford FP4+ 125
Priorité Vitesse,
pour capter le mouvement.



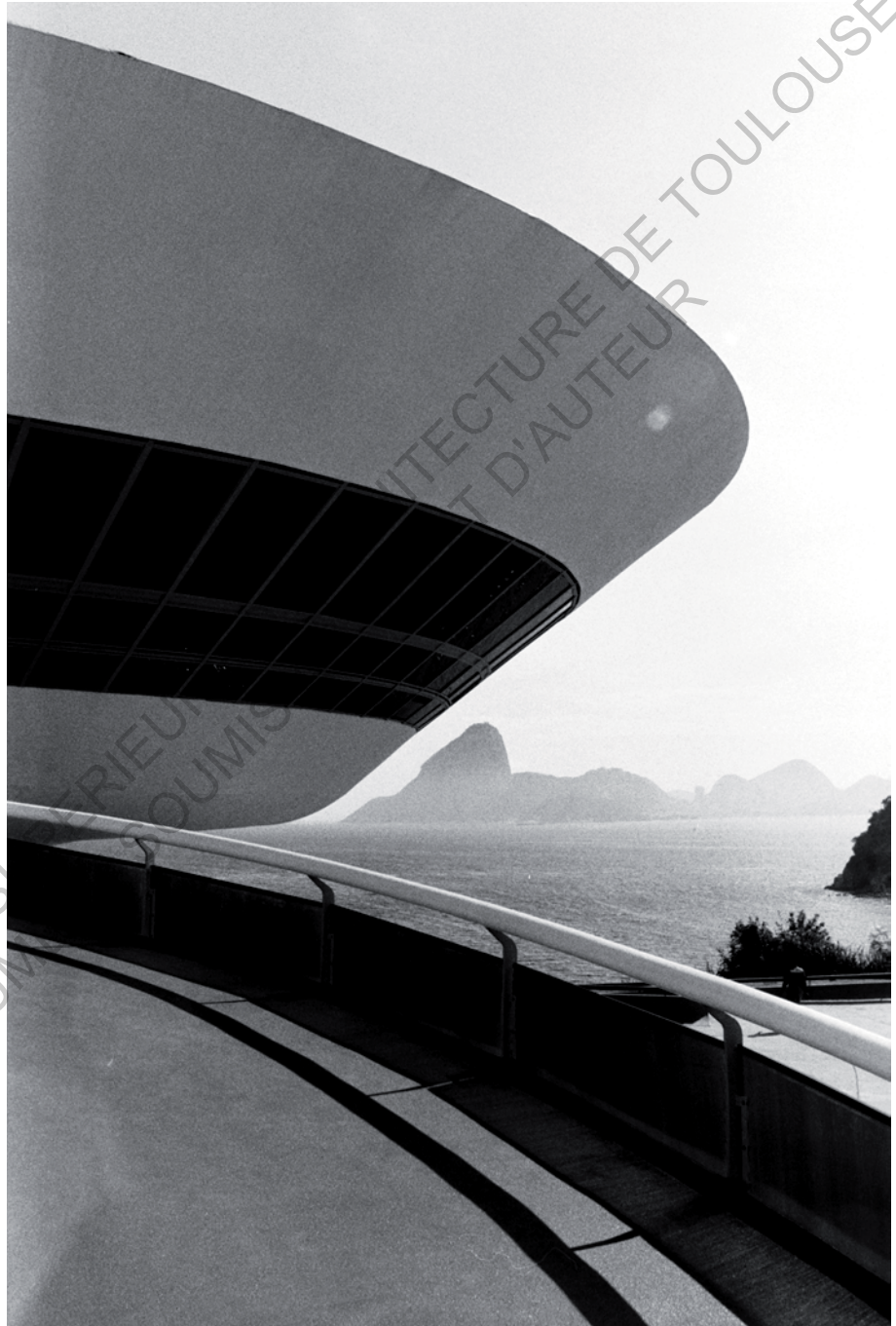
Une journée, après la traversée de la *Baie de Guanabara*
en direction de la ville de *Niterói*,
nous parcourions certains projets d'*Oscar Niemeyer*.

Après un déjeuner dans le restaurant du *Museu de Arte Contemporânea*,
nous avons gagné l'étage, qui offre de beaux points de vue sur la baie.
Des enfants des quartiers pauvres à proximité, jouaient en contrebas.

La hauteur de notre regard sur cette scène pourtant anodine,
nous offrait un statut très particulier.

CTURE DE TOULOUSE
CTEUR



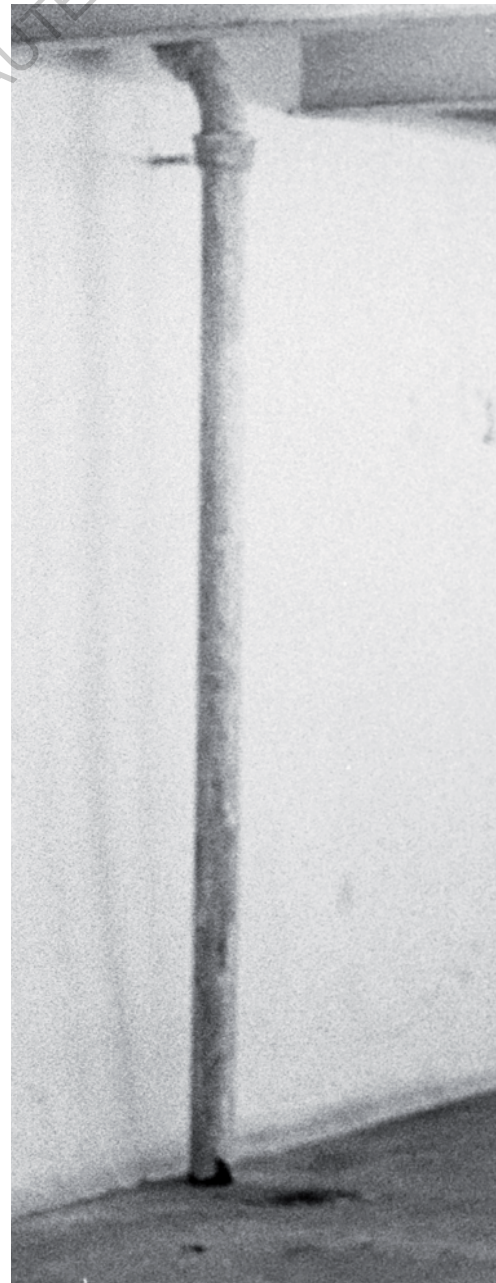


Nikon F601 - Ilford FP4+ 125

Petite ouverture,
sous exposition
pour densifier les ombres.

Sur la rampe menant à l'étage du musée.
En fond, le *Pão de Açúcar*, qui borde la plage de *Copacabana*,
auquel *Oscar Niemeyer* rend un magnifique hommage
par son architecture et sa maîtrise de la courbe.

Nikon F601 - Ilford FP4+ 125
Lumière mesurée sur le mur en
arrière-plan, grande ouverture
pour détacher le premier plan.

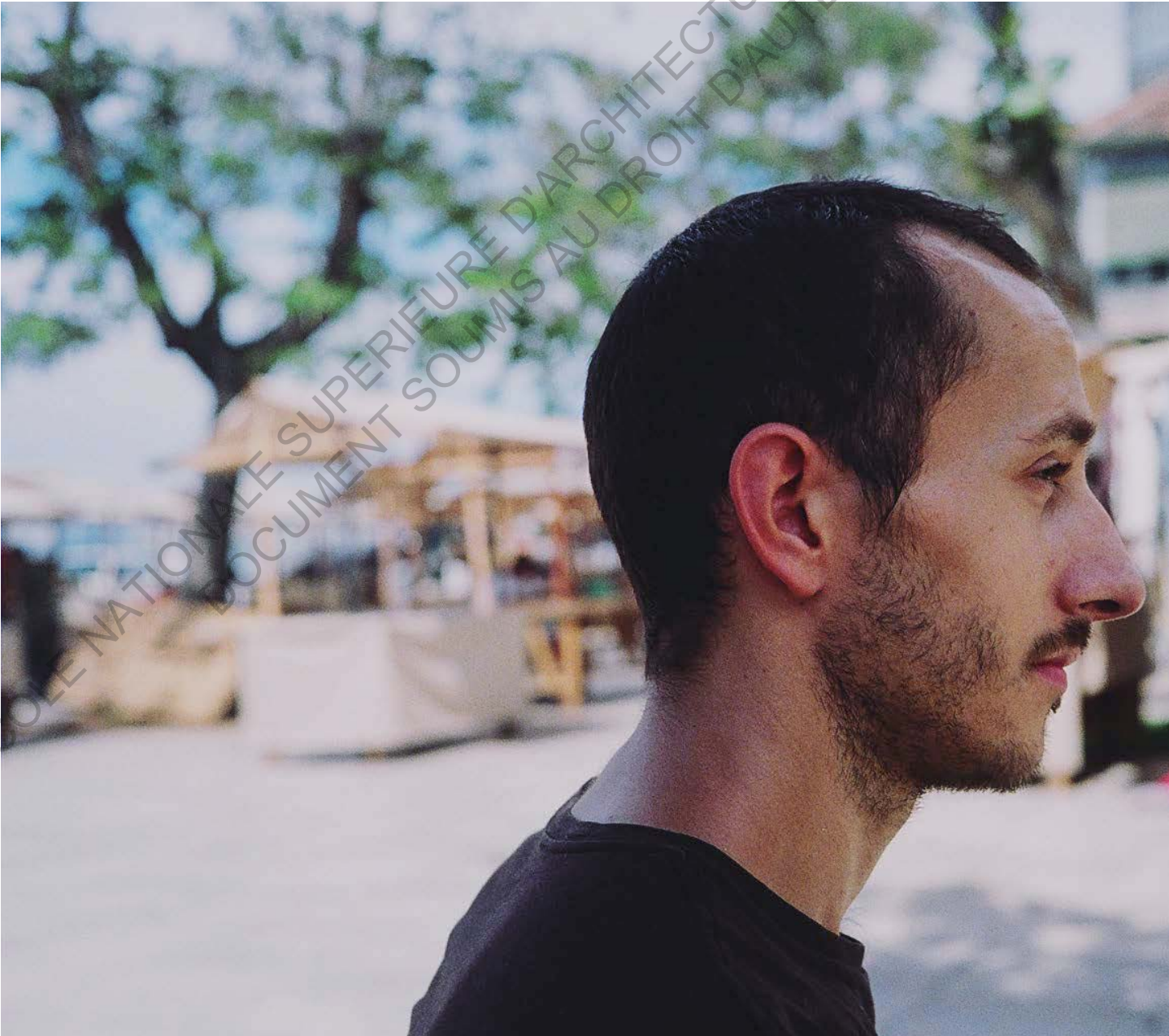


Pendant que nous visitons le centre d'art *Behring*,
ancienne fabrique de chocolat dans le quartier du *Centro*,
Florent s'était arrêté pour donner quelques explications
sur le fonctionnement des appareils numériques.

Le fond de la pièce, vide et très éclairé,
s'apparentait à une toile de fond.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H

Grande Ouverture,
pour marquer le premier plan.

Ci-contre :

Dans un petit marché du *Centro* après notre retour de voyage, nous passons entre les stands en quête d'appareils argentiques d'occasion. Le soleil approchait de son zénith, la chaleur était insoutenable. À la recherche d'un peu d'ombre, je m'assois sur un banc, où *Charles* me rejoint.

Parfaitement de profil, cette posture empêche presque l'identification, s'opposant à l'image classique d'un portrait photographique.

Page Suivante :

Après Noël, nous avons décidé de louer un vieux combi-van. En direction de la plage de *Grumari*, à une heure à l'ouest de *Rio*, je suis passé à l'arrière pour prendre quelques clichés.

On voyait au-loin le relief tapissé par la forêt, s'élever puis disparaître au dessus de l'océan.



Nikon F601 - Ilford FP4+ 125
Grande ouverture,
légère sous-exposition
pour densifier les noirs.



D'EST EN OUEST, BOLIVIE
DOUZE JANVIER - DEUX FÉVRIER
DEUX MILLE DIX-SEPT

TROISIÈME TEMPS

Le Sel des Hautes Plaines

Dire qu'il fut difficile de quitter Rio de Janeiro et sa vie paradisiaque n'est qu'un doux euphémisme. Entraînés dans notre quotidien fait de soleil et de chaleur, il fallut pourtant nous décider à s'embarquer pour un voyage que nous préparions depuis déjà longtemps. Après de longues considérations sur l'itinéraire, le budget, la durée, et les moyens de transports, la conclusion fut faite avec Florent, de partir pour un des pays voisins du Brésil : la Bolivie.

L'Estado Plurinacional de Bolivia est un pays situé au centre de l'Amérique du Sud, mais qui souffre d'une situation géographique et politique compliquée, et fut longtemps l'un des pays les plus pauvres du continent¹. Cet État pâti notamment de son enclavement territorial au centre des Amériques, cerné au Nord par le Pérou, à l'Ouest par le Chili, au Sud par l'Argentine et le Paraguay, et à l'Est par le Brésil.

Le peuple bolivien est une population multi-ethnique, où s'y côtoient des habitants d'origines amérindiennes, métisses, européennes, africaines et asiatiques. Il faut également savoir que trente-neuf langues y sont reconnues officiellement, dont *l'aymara*² et le *quechua*³ que l'on rencontre très fréquemment, dialectes autochtones parlés depuis des générations dans ces contrées reculées. C'est grâce à ce métissage de cultures différentes que le pays bénéficie d'une grande diversité dans les sphères artistiques, culinaires, littéraires et musicales.

La Bolivie accueille aussi et surtout des paysages immenses et sauvages, perdus au milieu des montagnes et des neiges éternelles : volcans, lagunes, canyons, déserts de sel et de rocaïlle, rythme les étendues de *l'Altiplano*⁴. Les paysages escarpés du pays, qui dispose de 80 000 kilomètres de routes (dont seulement 6800 kilomètres étaient revêtues en 2010), font du bus, le moyen de transport le plus économique. Notre quête de voyages, de nature brute et de territoires vierges s'accordait ainsi parfaitement aux conditions offertes par la Bolivie, que nous décidions de rejoindre depuis Rio de Janeiro en bus. Trente-quatre heures plus tard, nous étions fin prêts à entamer notre traversée du pays, depuis son extrémité sud-est, jusqu'à la frontière nord-ouest péruvienne et le légendaire lac Titikaka.

1. Selon les chiffres du gouvernement, le taux de pauvreté y était de 39% en 2015.

2. *L'aymara* est une langue vernaculaire de Bolivie, qui était également, selon les spécialistes, la langue officielle de l'empire inca.

3. Le *quechua* est une famille de langues parlées dans les régions andines, ainsi qu'au Pérou, en Colombie et dans le nord-ouest de l'Argentine. Elle compte environ dix millions de locuteurs, dont trois millions en Bolivie.

4. *L'Altiplano*, littéralement, en espagnol, *plaine d'altitude*, est la plus haute région habitée au monde après le plateau du Tibet. Située au cœur de la Cordillère des Andes, elle s'étend sur près de 1 500 kilomètres de long.

D'un carnet de route fixé au préalable, déterminant les étapes principales du trajet mais nous laissant une flexibilité quant au temps passé entre chacune, notre seul impératif était de rejoindre la frontière nord en trois semaines. Quand rien ou presque n'est prévu à l'avance, alors tout est possible. Aussi, nous décidions de nous limiter aux transports routiers, qui nous permettaient l'économie des nuits en auberge et de restreindre nos dépenses. Les autocars boliviens n'ont rien de comparables à nos transports occidentaux : ils font également tout le charme de ce type de voyage, et amène aussi le voyageur à apprécier les distances qu'il parcourt et observer les paysages qu'il traverse. Se nourrir et se loger était particulièrement économique, et c'est en cela que la Bolivie nous a totalement éloigné de toutes les béquilles et références que nous nous étions créées en Amérique du Sud pour rassurer nos réflexes d'étudiants européens : la perte de repères fut totale.

Nous traversons la frontière terrestre entre le Brésil et la Bolivie à *Corumba*. Le train nous faisait ensuite rejoindre *Santa Cruz de la Sierra*⁵, où nous séjournions quelques jours.

Mais l'objectif principal se situait plus haut : l'Altiplano. Nous rejoignons, après dix-huit heures éprouvantes d'un trajet sur piste, la ville de *Sucre*⁶, vestige du passé colonial espagnol, à 1800 mètres d'altitude. Ses bâtisses, peintes d'un blanc immaculé, furent pour nous le signal du véritable démarrage de notre traversée.

Une centaine de kilomètres plus au sud, et quelques centaines de mètres plus haut, nous découvrons la cité minière de *Potosí*⁷, perdue dans les hauts cols à plus de 4000 mètres d'altitude. Nous commençons aussi à appréhender le *sorroche*⁸, le mal des montagnes qui se soigne en Bolivie à base d'infusions de feuilles de coca.

Nos aventures nous guidèrent ensuite pour le *Salar de Uyuni*⁹ et le *Sud Lípez*, l'un de nos souvenirs les plus marquants. Nous rencontrons au fil de nos aventures, un couple de jeunes français qui parcouraient eux aussi les kilomètres de route bolivienne, au cours de notre expédition dans le désert de sel. Les étendues désertiques gigantesques accueillent des phénomènes météorologiques et géologiques presque surnaturels.

La capitale *La Paz*¹⁰, et ses contreforts montagneux gagnés par la forêt tropicale et la mer de nuages, sera par la suite une étape de quelques jours, à la découverte de ses marchés et ses quartiers encastrés dans cette topographie urbaine très particulière. Nous rejoindrons enfin la ville de *Copacabana*, ville frontière avec le Pérou, et le *Lac Titikaka*, abritant en son sein l'*Isla Del Sol*, qui joue un rôle prépondérant dans la mythologie ancestrale des *incas*. Nous y terminerons nos aventures boliviennes, avant de continuer notre route, toujours au nord.

5. Située dans les plaines orientales du pays, *Santa Cruz* se trouve à une altitude de 416 mètres. Elle est la ville la plus peuplée de Bolivie avec près de 1 600 000 habitants en 2009. (source : site internet du gouvernement bolivien)

6. Fondée en 1538, la ville prend le nom de *La Plata* (en espagnol argent) étant l'une des quatre têtes monarchiques de la couronne espagnole en Amérique du Sud. Aujourd'hui, *Sucre* est la capitale constitutionnelle de la Bolivie, et abrite le siège de la Cour suprême. Elle accueillait près de 300 000 habitants en 2011. Depuis 1991, elle appartient au patrimoine mondial de l'UNESCO. (source : site internet du gouvernement bolivien)

7. *Potosí*, dont le nom vient du quechua *Potojsi* qui signifie tonnerre, comptait environ 165 000 habitants en 2007. C'est une des villes les plus hautes du monde, construite au pied du *Cerro Rico* (la Montagne Riche), une montagne de minerai d'argent qui domine la ville de ses 4 824 mètres. (source : site internet du gouvernement bolivien)

8. Les symptômes, qui se manifestent généralement au dessus des 4000 mètres d'altitude et à la raréfaction de l'oxygène à laquelle l'organisme met un certain temps à s'adapter, entraînent maux de tête, essoufflements, nausées et vertiges.

9. Cette étendue de sel est située à 3 658 mètres d'altitude. Avec une superficie de 10 582 km², elle constitue le plus vaste désert de sel du monde.

10. Siège du gouvernement, capitale administrative et troisième ville la plus peuplée du pays, *La Paz* est aussi la capitale la plus haute du monde, culminant à près de 3600 mètres d'altitude et accueillant plus d'un million d'habitants. (source : site internet du gouvernement bolivien)

Nikon F601 - Kodak Color+ 200

Priorité vitesse,
pour capter le mouvement
Grande ouverture.



À *Sucre* depuis quelques jours, nous sommes tombés sur une manifestation de mineurs boliviens, attirés par les détonations de petits bâtons de dynamite qu'ils lancaient au sol en guise de protestation.

Je me suis beaucoup approché pour capturer les visages des mineurs, puis déclenché l'obturateur juste avant la détonation.

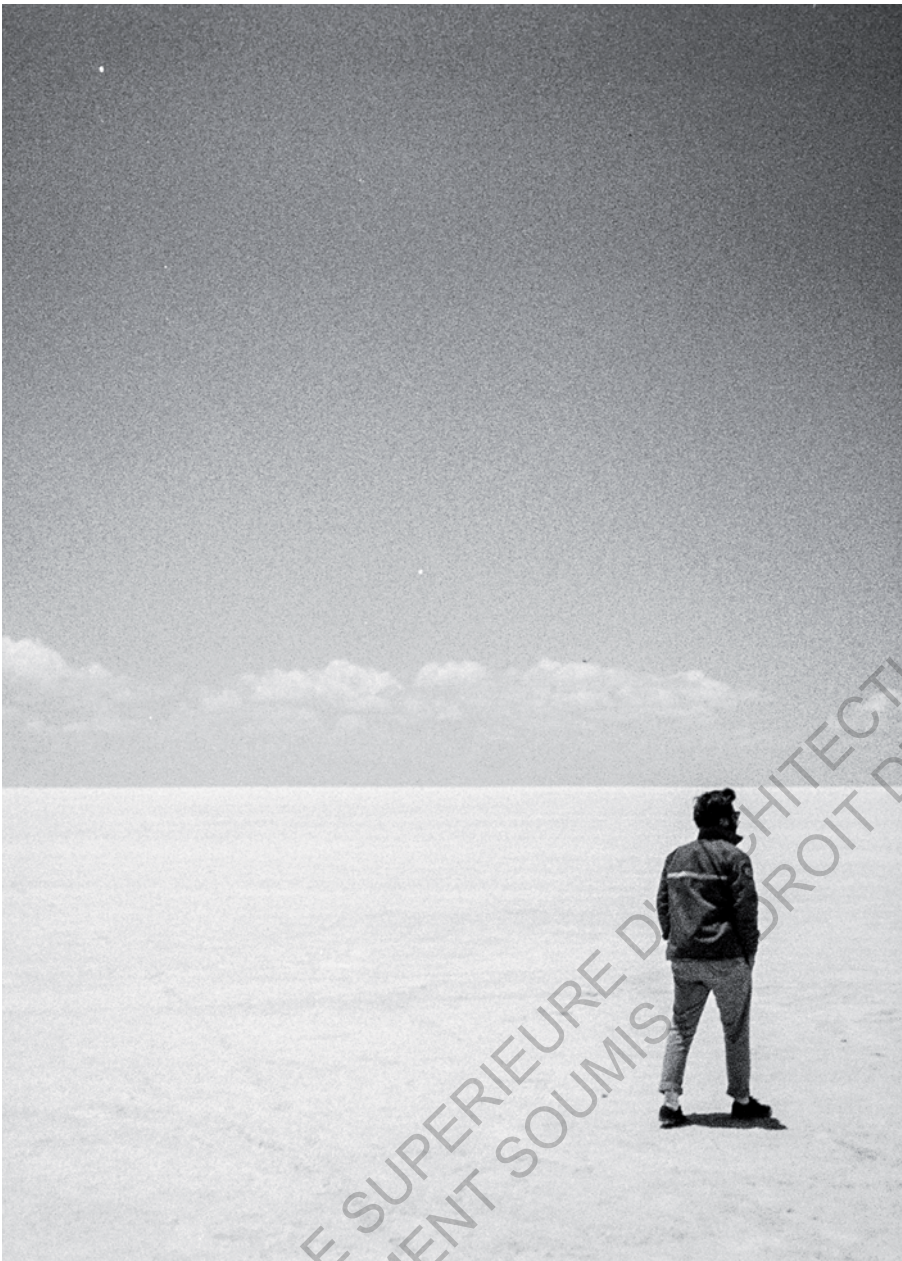


Nikon F601 - Kodak Color+ 200

Petite ouverture,
pour la profondeur de champ.

Après quelques jours d'acclimatation, nous pouvions enfin profiter du soleil et des lumières très particulières de *Potosí*.
Le *Cerro Rico* apparaît et disparaît dans la perspective des rues, dominant de toute sa hauteur la ville, mais y offrant une atmosphère presque rassurante.

Nous remontions à l'auberge à ce moment là, j'en ai profité pour sortir le reflex de mon sac à dos.



Canon Demi EE28 - Ilford FP4+ 125
Ouverture minimale pour
la très forte lumière,
et la profondeur de champ.

Au dessus :

Le *Salar de Uyuni* est d'une immensité formidable. Si plat,
que l'on distingue la courbure de la Terre en regardant l'horizon.
Nous le traversons en 4x4 accompagnés d'un guide.
J'avais mes deux appareils en continu avec moi,

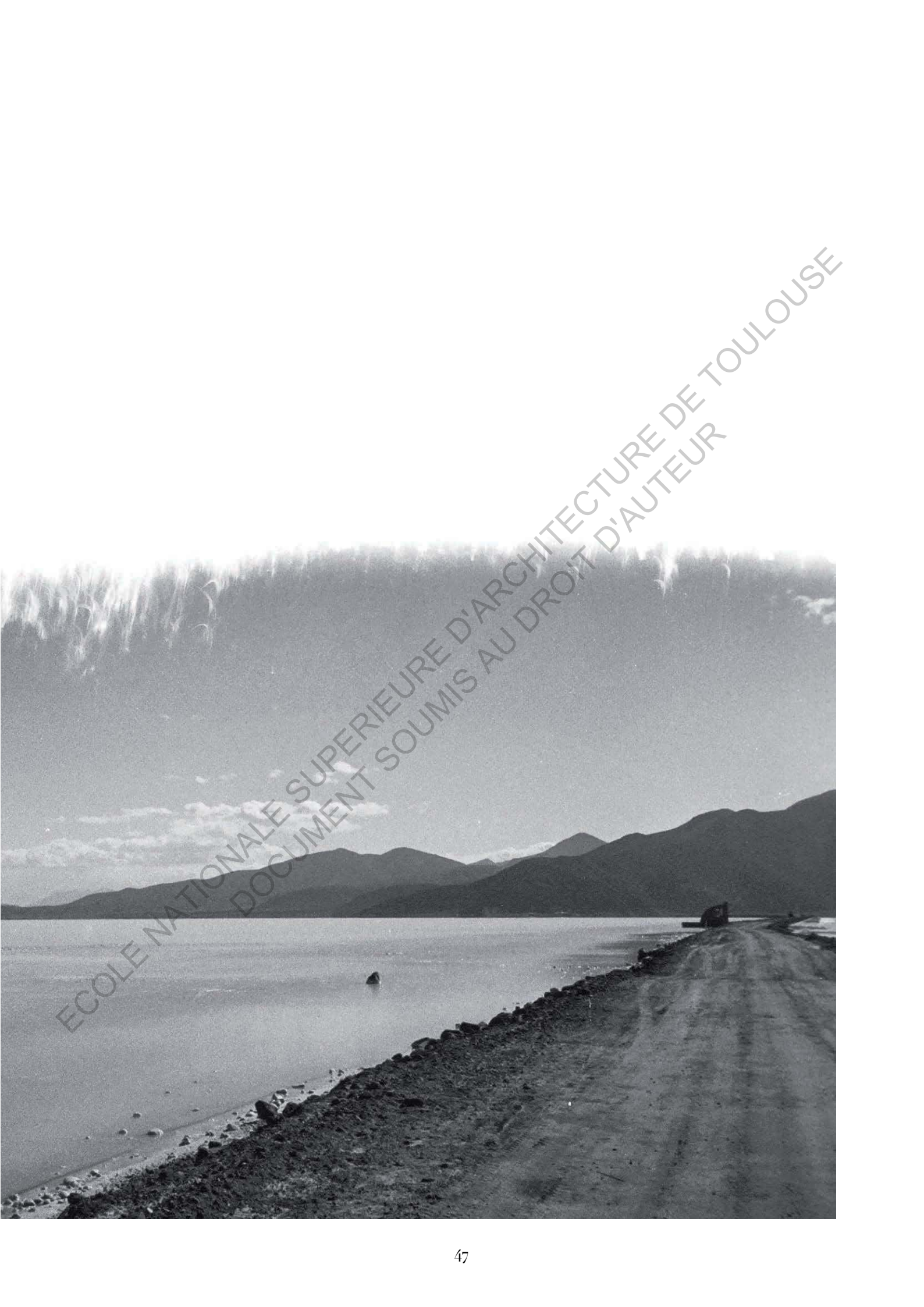
Florent s'est éloigné, seule ombre dans ce paysage immense.

Ci-contre :

Entre janvier et février, c'est la saison des pluies à *Uyuni*,
le désert devient alors un immense miroir.
Nous quittons le *Salar* pour entrer dans la région volcanique du *Sur Lipez*,
une piste de terre pour seule indication de la route à emprunter.

Je venais de charger une nouvelle pellicule, ce qui offre cet effet de brûlure.









Nikon F601 - Kodak Color+ 200

Au soir de notre premier jour dans le *Sur Lipez*, nous passons la nuit dans une bâtisse faite de blocs de sel, au milieu des montagnes. Rencontrés à *Uyuni*, *Agathe & Mathieu* nous accompagnaient pour aller contempler les dernières lueurs de la journée.

Le soleil très rasant décrivait des ombres d'une longueur inattendue. Nous restions jusqu'à la nuit étoilée, exceptionnelle ce soir là.



Canon Demi EE28 - Ilford HP5+ 400

Sur les hauteurs du *Cerro El Calvario*, colline qui borde *Copacabana*.
Son sommet est un lieu de cultes, mélange de croyances chrétiennes et locales.
Nous y passons quelques jours, avant de rejoindre *l'Isla del Sol*.
La vue sur le lac permet d'en admirer la démesure.

La position de l'homme et du bateau amènent presque une perte
d'échelle dans les différents plans, dans l'immensité de *Titikaka*.

Canon Demi EE28 - Ilford HP5+ 400

Pendant notre séjour, la ville était en fête à l'occasion de son carnaval annuel, évènement majeur qui attire de nombreux boliviens. Les chants et la musique résonnaient dans la ville, les hommes vêtus en costume, leurs femmes en tenue de *cholitas*.

Nous profitions de l'ombre assis à une terrasse, quand l'un des groupes défilait devant nous.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





Nikon F601 - Kodak Color+ 200
Petite ouverture.

Ci-contre :

Peu après notre arrivée sur *l'Isla del Sol*,
Agathe, Mathieu et Florent planifiaient le trajet à emprunter pour
traverser l'île le lendemain et rejoindre son extrémité nord.

En fond, dans les nuages, la Cordillère Royale dominait le lac.

Page suivante :

Pendant notre ascension du *Cerro El Calvario*,
des *cholitas* s'adonnaient à une partie de football avec leurs filles.
Voir seulement ces femmes, en habits traditionnels, dans cette situation
m'est apparu comme un spectacle anodin.

Je me suis approché du grillage,
tout en cadrant la scène avec mon demi format.

ECOLE NATIONALE S
DOCUMENTS AUDIOVISUELS



Canon Demi EE28 - Ilford HP5+ 400
Grande ouverture,
pour mettre en flou le premier plan.



DU SUD EN SON CENTRE, PÉROU DEUX FÉVRIER - QUINZE FÉVRIER DEUX MILLE DIX-SEPT

QUATRIÈME TEMPS La Mer, et les Tailleurs de Pierre

Un célèbre proverbe péruvien dit « *petit à petit, on va loin* », et il est vrai qu'au moment de traverser la frontière entre Bolivie et Pérou, nous avons déjà parcouru un peu de chemin.

Au premier abord, boliviens et péruviens ont presque tout de semblable pour un voyageur qui en découvre les secrets. À ceci près que ce pays, baigné de cultures ancestrales, de mythes anciens et de trésors perdus, a toujours alimenté dans la culture populaire les légendes des explorateurs contemporains. Il comprend lui aussi trois langues officielles : l'espagnol, l'aymara et le quechua. Ces deux derniers langages sont principalement parlés par les peuples descendant des incas, et représentent le groupe majoritaire (45 % de la population), suivis par les métis Européens-Amérindiens (37 % de la population) et les descendants d'Européens (moins de 15 % de la population)¹.

La *República del Perú*, c'est aussi et surtout un pays d'une superficie de presque 1 300 000 km², troisième plus grand pays du continent sud-américain². Il bénéficie ainsi d'une géographie, d'une biodiversité et de ressources naturelles exceptionnelles, le classant parmi les dix-sept pays particularisés par une *mégadiversité biologique*³ : elle compte 5872 espèces endémiques⁴, et regroupe quatre-vingt-quatre des cent dix-sept zones naturelles existantes au monde. Je pense que les chiffres parlent d'eux-mêmes : le Pérou est un pays unique.

Il se définit par deux zones géographiques distinctes. L'une est désertique et sèche, frontière maritime avec l'*Océan Pacifique* à l'Ouest. Elle abrite la capitale du pays, *Lima*. Fondée en 1535, c'est la plus grande ville du pays. L'autre zone, elle, tropicale, opère la frontière terrestre avec la Bolivie, le Brésil, la Colombie et l'Équateur. Elle abrite également l'ancienne capitale de l'*Empire Inca*, qui était l'étape finale de notre voyage : la ville de *Cuzco*.

Après un séjour dans les rues mouvementées de la ville bolivienne de *Copacabana*, alors en plein carnaval du mois de février, nous décidions de rejoindre la ville de *Puno*, elle aussi sur les bords du lac Titikaka, ce lac immense qui se présente comme une mer intérieure. Quelques dizaines d'heures de bus plus tard et un atterrissage dans une auberge sur les

1. Selon les chiffres donnés par le site du gouvernement péruvien.

2. Le Brésil occupe à lui seul près de 8 500 000 km², suivi de l'Argentine et ses 2 800 000 km². En comparaison, la France métropolitaine occupe 550 500 km².

3. La *mégadiversité biologique* ou *mégabiodiversité* correspond à une région du globe qui concentre un nombre élevé d'espèces végétales et animales, le plus souvent endémiques. Cette notion s'applique à l'échelle de pays ou de nations et tient compte des frontières politiques. C'est également dans ces pays que le plus grand nombre de formes culturelles est attesté.

4. L'endémisme caractérise la présence naturelle d'un groupe biologique exclusivement dans une région géographique délimitée.

hauteurs de la ville, nous décidions d'aller visiter une zone touristique contestée de la région : les îles flottantes. Un archipel de quarante îles présentent une architecture vernaculaire héritée d'un peuple disparu dans les années 1950, les *indiens uros*. Aujourd'hui occupées par les *indiens aymaras* à des fins touristiques, elles sont construites à l'aide de *titora*, une espèce de roseau endémique. Les dérives d'un tourisme mis en scène et représentant dans des scènes artificielles ne dépassant pas l'heure de visite, expose aussi cette autre Amérique du Sud tournée vers un tourisme toujours plus omniprésent et parfois écoeurant. Voir les péruviens entraînés par la machine capitaliste y est commune, aussi nous étions en recherche d'échanges plus véritables et sincères. Nous rencontrions une famille *aymara* occupant toujours les lieux à temps plein, la seule pratiquant ce type de visite, vivant d'un tourisme plus respectueux, accueillant curieux et voyageurs sur son île. Ce fut surtout l'occasion pour moi de réaliser quelques clichés de ces habitants vivant d'un mode de vie aujourd'hui dépassé.

Notre périple nous conduisit enfin pour la ville de *Cuzco*⁵, ancien carrefour commercial de la zone andine. La légende compte que cette ville fut fondée par les deux dieux incas. Aujourd'hui, c'est une ville outrepassée par un tourisme de masse, qu'elle prône et qui demeure son activité principale, et la lassitude fut rapide pour nous, qui préférons éviter le vacarme des touristes et de leur attirail désespérant, aux paysages déserts et isolés.

En effet, cette expérience s'était toujours présentée selon nous comme un voyage introspectif plutôt que comme la collecte immédiate et caricaturale d'une collection d'images numériques. Comme énoncé auparavant et en guise de rappel personnel, nous ne faisons pas ce voyage pour exposer à tous nos cercles proches *ô combien nous avions vu*, à l'aide de réseaux sociaux et consorts. Au contraire, nous faisons ce voyage par nous-mêmes et pour nous-mêmes : durant toutes ces découvertes, nous rompions avec le désormais commun et presque traditionnel *selfie* devant chaque étape importante. Il n'était pas dans notre idée, de se prendre en photo devant ces paysages, d'une manière quasi égoïste, mais de documenter *ce que nous étions en train de découvrir*.

Aussi la recherche d'un endroit plus reculé dans la ville du Cuzco fut immédiate, où il règne tout de même une atmosphère particulière, offerte par les anciennes constructions incas et leur connaissance immense en taillage de la pierre. Quête qui nous mènera, en guise de bouquet final, sur les sentiers incas, jusqu'aux longs escaliers escarpés qui gagnent les hauteurs de la cité mythique du *Machu Picchu*⁶.

5. Cuzco est une ville d'altitude à environ 3 400 mètres et accueille environ 300 000 habitants. Légendairement fondée au XIe ou XIIe siècle, elle fut en bonne partie détruite en 1534, quand les Espagnols y érigèrent une cathédrale (à la place de l'actuel *Temple du Soleil*).

La découverte du *Machu Picchu* en 1911 relança son essor en raison du tourisme, et c'est au XXe siècle qu'elle prit le surnom de *Cuzco La Rouge*, en raison de la génération d'intellectuels et d'hommes politiques qui créa la première cellule communiste du Pérou. Elle sera à l'origine des profonds changements sociaux en faveur des indigènes et paysans.

6. Le *Machu Picchu* (du quechua *machu* : vieille, et *pikchu* : montagne) est une ancienne cité inca datant du XVe siècle. Perchée sur un promontoire rocheux qui unit les monts *Machu Picchu* et *Huayna Picchu*, elle se situe sur le versant oriental des Andes centrales. Abandonnée lors de l'effondrement de l'empire inca et avant la fin de sa construction, cette ville sacrée oubliée durant des siècles, est considérée comme une œuvre maîtresse de l'architecture inca. Elle fut dévoilée par *Hiram Bingham* en 1911 (bien que très certainement redécouverte auparavant par les populations autochtones) et appartient au Patrimoine Mondial de l'UNESCO depuis 1983, la plaçant parmi les destinations touristiques les plus visitées de la planète.



Canon Demi EE28 - Ilford HP5+ 400

Nous avons rejoint la ville d'*Hydroelectrica* en bus, puis longé la rivière *Urubamba* à pied, pour passer la nuit dans un camping. Il faisait nuit et la pluie était extrêmement dense, pendant que nous partagions le repas autour d'un feu.

Le sommeil s'annonçait de courte durée, le lendemain nous commençons l'ascension du *Machu Pichu*.

Canon Demi EE28 - Ilford HP5+ 400

Nous faisons une pause sur l'une des plateformes,
le long des escaliers menant à la cité perdue.
La pluie venait de cesser et le soleil dégagait les nuages.

J'ai pris relativement peu de photographies de cette journée.
Je crois que la folle exploitation touristique ajoutée à la surpopulation
du site, a rapidement eu raison de notre motivation.



Nikon F601 - Ilford FP4+ 125

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sur les hauteurs de la cité inca, au petit matin.
La brume s'élevait aux dessus des ruines de la cité,
nous donnant presque l'impression que nous étions
un siècle auparavant, au moment de sa découverte.

Le promontoire sur lequel je pris cette photographie fut,
comme il est de coutume dans les grands sites sud-américains,
rapidement pris d'assaut par des hordes de touristes.







Nikon F601 - Kodak Color+ 200

Grande ouverture, pour la vitesse de fermeture et le flou de premier plan.

En compagnie de *Victor*, notre hôte péruvien sur les îles flottantes faites de roseaux, sur les eaux du *Lac Titikaka*. Pendant la visite, il récupérait des filets de pêche lancés plus tôt dans la journée.

J'avais mon reflex sous le bras, dans le bateau. Malgré une certaine mise en scène de leur île, elle demeure construite grâce à la technique ancestrale de tissage et empilage de roseaux.

Victor et sa famille comptent parmi les derniers habitants du lac. Ils vivent à l'écart depuis plusieurs années du « centre touristique flottant » suite à leur désaccord quant à la surexploitation touristique du site.

Ils sont les seuls à pratiquer cette activité, où accueil de voyageurs et vie insulaire, sont durement soumis aux évènements naturels.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SANS DROIT D'AUTEUR



CHILOÉ, CHILI
PATAGONIE, ARGENTINE
FÉVRIER & MAI - DEUX MILLE DIX-SEPT

CINQUIÈME TEMPS Au Détour d'une Visite

En guise de Cinquième Temps, j'ai choisi d'en représenter deux. Ils correspondent tous deux à des moments partagés en famille, bien que séparés en deux périodes distinctes et éloignés en deux endroits différents.

Le Premier Temps, est un voyage seul, puis un voyage à trois, jusqu'à la Capitale du Chili¹, *Santiago* ; puis de Santiago jusqu'à l'*Ile de Chiloé*, limite nord de la *Patagonie Chilienne* dans la région. Après avoir quitté Cuzco le mardi 14 février au soir, mon prochain point de rencontre était fixé au *vendredi 17 février*, *Hostal Loreto*, *Santiago*, 3000 kilomètres plus au Sud. J'y retrouvais deux de mes frères, arrivant depuis l'Europe en avion. Cette partie du voyage fut un élément à part, puisque ce fut l'un des uniques moments où je voyageais véritablement seul, aussi je n'ai photographié presque aucun de ces étapes, malheureusement. J'enchaînai sans trop d'arrêts dans les villes, voyages en bus, attente et visite de gares routières :

Cuzco - Arequipa - Tacna - Arica - Antofagasta - Santiago

Le bus me permit tout de même de découvrir les paysages chiliens, qui sont eux aussi majestueux. En toile de fond, le désert aride fait de rocaïlles et de sable qui s'étend de la frontière nord du pays jusqu'en son centre, vient se jeter brutalement dans l'Océan Pacifique.

C'est un pays à la géographie étonnante², occupant 4300 kilomètres de terres dans sa longueur, et 180 kilomètres en moyenne dans sa largeur. Il fait partie de la ceinture de feu du Pacifique, et présente des zones fortement sismiques et volcaniques au sein de son territoire fragmenté. Il est surtout séparé de ses pays voisins par des frontières naturelles qui l'isolent : de l'Argentine avec la *Cordillère des Andes* à l'Est ; de la Bolivie et du Pérou avec le *Désert d'Atacama* au Nord ; il comprend enfin une suite de territoires insulaires et d'archipels qui caractérisent son dernier tiers très morcelé, de l'extrême sud et le fameux *Cap Horn*, jusqu'à la ville de *Puerto Montt* dans la *Région des Lacs*. C'était notre destination, plus précisément la ville de *Castro*, ville principale de l'*Isla de Chiloé*³.

1. Le Chili, étroit pays d'une superficie de 756 100 km² est le pays sud-américain où la culture européenne est la plus affirmée, après l'Argentine et l'Uruguay. C'est le pays le plus développé d'Amérique latine ainsi que le moins corrompu, et l'un des plus démocratiques. Il demeurait pourtant en 2016, en seizième place des pays les plus inégalitaires au monde.
(source : site internet du gouvernement chilien)

2. La superficie totale du pays est de 756 900 km², en comprenant l'archipel de *Juan Fernández* et l'*île de Pâques*. Le Chili revendique par ailleurs 1 250 000 km² de terres en Antarctique. Présent sur trois continents (Amérique du Sud, Océanie et Antarctique) le Chili est parfois décrit comme un pays tricontinental.

3. L'*île de Chiloé* est une île côtière du Chili, aussi connue sous le nom de *Isla Grande de Chiloé*. Elle est située dans le sud du pays, dans la Région des Lacs. Elle se situe au sud-ouest de *Puerto Montt*, la capitale de cette région. Cette île est connue pour ses *palafitos*, maisons sur pilotis, mais surtout pour ses nombreuses églises en bois uniques, dont seize sont classées par l'UNESCO au patrimoine de l'Humanité.

Une surprise de taille m'attendait à mon arrivée à Santiago : l'un de mes deux frères, qui me rejoignaient, me faisait don d'un de ses appareils argentiques, lui même offert par notre père dans sa jeunesse. Un *Minolta CLE à visée télémétrique*, commercialisé au début des années 1980. Je l'utilisais au départ pour éprouver ses capacités et les différences entre visée reflex et visée télémétrique, il me suivra par la suite lors de tous mes voyages, devenant mon appareil favori. Toutes les photos prises au Chili sont donc issues de mes premiers clichés fait avec cet appareil.

Le Second Temps, est un autre voyage, depuis Buenos Aires jusqu'à l'extrême sud du pays.

J'accueillais ma mère, ainsi qu'une amie à elle, dans cette nouvelle ville que je découvrais peu à peu. J'y avais emménagé, deux mois auparavant, le jeudi 16 Mars, quatre jours après mon retour de voyage en Amérique du Sud. Le 13 Mai, après trois jours à visiter la capitale, nous embarquions pour les terres sauvages du sud de l'Argentine, que je rêvais de visiter depuis de nombreuses années.

Désormais plus aguerri face aux kilomètres à parcourir, nous décidions de nous déplacer en voiture, les territoires étant extrêmement vastes. Notre atterrissage se faisait dans la ville de *El Calafate*, porte d'entrée du *Parque Nacional de Los Glaciares*. Accolée à l'immense *Lago Argentino*, c'est une petite ville argentine, vivant du tourisme, surtout en haute saison, puisque ces territoires du sud de la planète sont exposés à un climat météorologique très rigoureux. Nous irons à la rencontre du gigantesque *Glaciar Perito Moreno*, ainsi que la ville de *El Chalten*, au pied du majestueux *Fitz Roy*. Un lointain onirisme voulait me guider jusqu'à l'endroit le plus reculé : le *Cap Horn*. Mais il en était assez, et j'avais déjà accompli quantité de mes aspirations.

Bercé dans mon adolescence par les récits de l'écrivain chilien *Luis Sepúlveda*⁴, ils ont été l'une des raisons de ma volonté de découvrir les vastes territoires retirés de la Patagonie et de l'Amérique du Sud. Mes pérégrinations successives en divers endroits de cette grande carte, ainsi que des évolutions sur le plan personnel, firent que ce ne fut qu'un bref aparté dans une expédition que je n'envisageais pas aussi longue. Je sais pourtant que j'y retournerai, plus tard, afin d'accomplir ce lointain désir d'évasion que j'entretiens toujours pour ces lointaines terres. Ceci, c'est un autre voyage, et d'autres photographies, qui le raconteront.

4. *Luis Sepúlveda* né en 1949 est un écrivain chilien. Son premier roman, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, traduit en trente-cinq langues, lui conféra une renommée internationale. Son œuvre, fortement marquée par l'engagement politique et écologiste, mais aussi contestataire des répression opérés par les dictatures des années 1970, croise son goût du voyage et son intérêt pour les peuples premiers.



Au dessus :

Les rues humides et escarpées de la ville de *Castro*. Elle était notre destination principale après quelques jours passés à *Santiago* et son centre ancien très similaire à l'Espagne. Je réalisais alors mes premiers clichés avec mon appareil télémétrique.

Ci-contre :

Les promenades faites de planches dans le *Parque Nacional Chiloé*. En 1834, Charles Darwin s'aventura sur cette île, lors de son expédition autour du monde, peu avant d'émettre sa théorie de l'évolution. Certaines espèces endémiques portent d'ailleurs son nom. C'est surtout une zone au climat très rude, avec plus de 1800mm de précipitations annuelles pour une moyenne de 10°C.





Ci-contre :

La région de *Talca* constitue un tout autre paysage.
Bien plus aride, elle demeure l'une des nombreuses zones côtières du pays.

C'est surtout l'une des régions du Chili qui fut le plus durement touché
par le tsunami de 2010, conséquence d'un séisme d'une magnitude de 8,8.

Des plages de sable noir de la ville de *Constitución*,
animent ce paysage aux allures désertiques.

J'ai ici capturé le ressac, dont le blanc de l'écume illustre
ce contraste propre au pays, entre sable et océan.

Page Suivante :

Ce fut ma première rencontre avec l'Océan Pacifique.

Ici un rocher blanc, l'une des nombreuses formations rocheuses de la côte,
s'élève au dessus de ces plages d'un noir singulier.

Au premier plan, mon frère, qui capturerait lui aussi ce décor anodin.





Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H
Ouverture manuelle
Mode semi-automatique



Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H
Grande Ouverture,
pour marquer le premier plan.

Ci-contre :

Sur la longue et fantasque route qui relie *El Calafate* à *El Chalten*.
Il était m'êtait là aussi difficile de ne pas vouloir tout photographier,
tellement les paysages sont grandioses dans cette région du monde.

Après avoir essuyé un orage patagon, nous nous arrêtons à proximité
d'une rivière, pour admirer l'étendue du paysage.
L'occasion était donc rêvée pour un portrait de ma mère.

Page Suivante :

L'une des vallées à proximité du village de *El Chalten*,
célèbre pour être la base arrière des ascensions partant pour le *Fitz Roy*.
Là aussi, les lumières si particulières de ces régions parlent d'elles-mêmes.

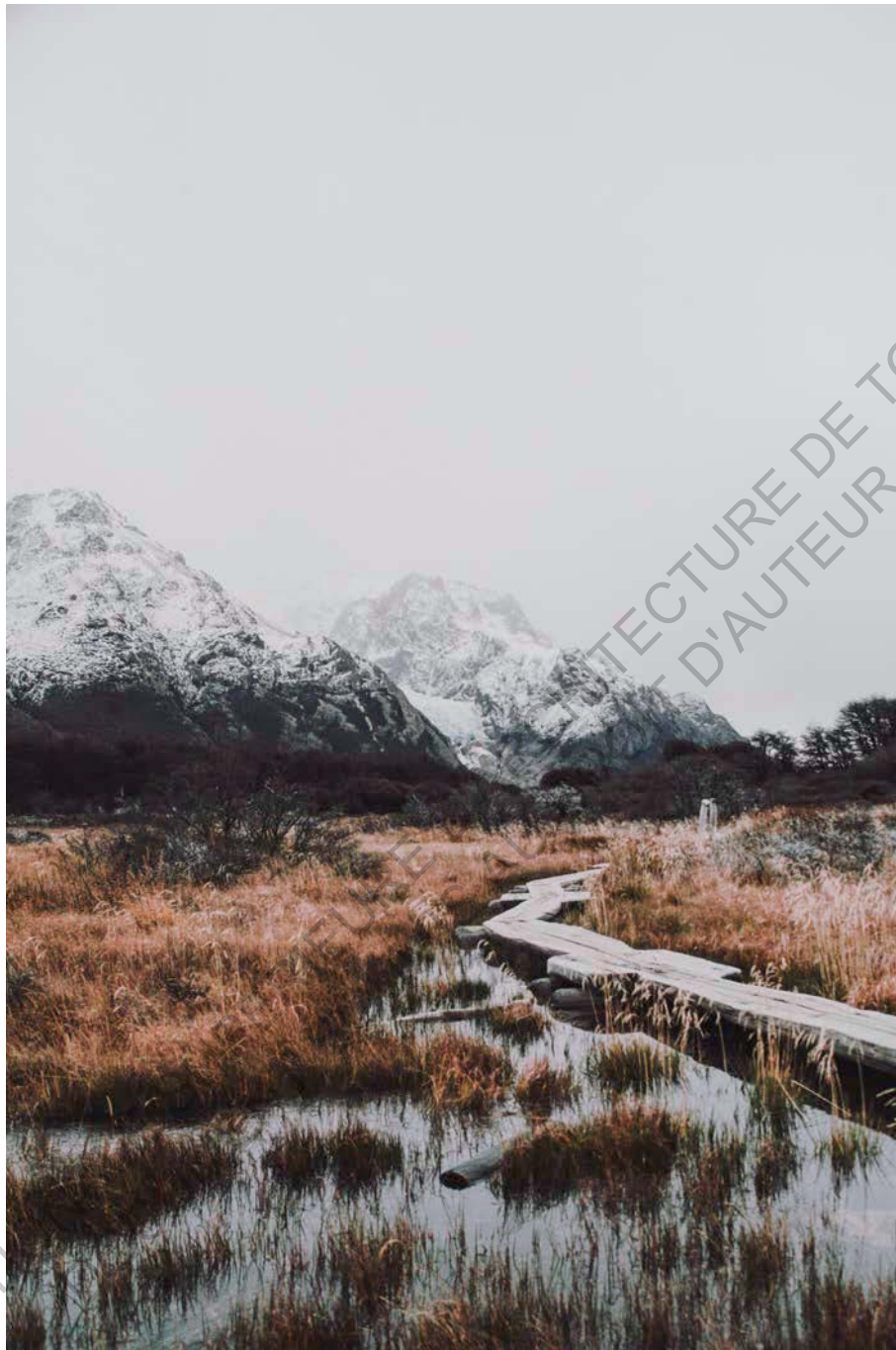








Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H



Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H

Le long d'une des nombreuses randonnées à proximité d'*El Chalten*, rejoignant *La Laguna de Los Tres*, camp de base pour l'ascension du *Fitz Roy*. Ce sont des lieux imprégnés d'histoire et de légendes, pour les croyances locales d'une part, mais également de celles des alpinistes et explorateurs qui ont défiés ces sommets inaccessibles.

En fond, on aperçoit le *Glaciar Piedras Blancas*, qui porte bien son nom.

Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H

Au bord du *Lago Argentino*, un bloc de glace du *Glaciar Perito Moreno* venait tout juste de se détacher. Les eaux glacées d'un bleu pur, sont captivantes.

J'ai pris un immense plaisir à photographier ces paysages, qui se révèlent très éphémères de part le climat très changeant. L'immensité du glacier donne presque au ciel sa couleur fantomatique.



BUENOS AIRES « ARGENTINE
DOUZE MARS « DIX-NEUF JUILLET
DEUX MILLE DIX-SEPT

SIXIÈME TEMPS

Notre-Dame-du-Bon-Vent

Buenos Aires, capitale de ce vaste pays l'Argentine, est décrite comme sa « tête de Goliath » par l'auteur *Ezequiel Martínez Estrada*¹. Cité immense où réside plus de 14 millions d'argentins, soit près d'un tiers de la population totale du territoire, il est pourtant difficile d'en dresser un portrait univoque. D'un caractère intimement européen, elle demeure néanmoins une métropole pleinement américaine. Elle est unique dans son abondance de formes, de part sa division en 48 quartiers dits *barrios*. Elle oscille depuis toujours entre tradition et modernité. *Alejandro Schaab*, dans un entretien pour une radio locale, la définissait ainsi :

« *Buenos Aires, il me vient à l'esprit que c'est une ville marquée par sa résilience², et qui ne cesse de se régénérer. Très contradictoire, très puissante, très vivante, Buenos Aires est peuplée de ces expériences d'auto-gestion, je crois que c'est une ville auto-gestionnaire* ».

1. Ezequiel Martínez Estrada (14 Septembre 1895 - 4 Novembre 1964) est un écrivain, poète, essayiste, et critique argentin. Il fut cité comme une influence majeure dans la culture littéraire argentine, notamment par Jorge Luis Borges et Julio Cortázar. Son livre *La tête de Goliath* (1940), dépeint l'aspect unique et pluriel de Buenos Aires, ainsi qu'une réflexion sur l'essence argentine et latino-américaine.

2. La résilience est la capacité d'un système à absorber une perturbation, à se réorganiser, et à continuer de fonctionner de la même manière qu'avant la survenance de cette perturbation. (source : Brian Walter, « Qu'est-ce que la résilience ? » La Libre)

3. D'après une étude de *World Cities Culture Forum*, 734 librairies pour 2,8 millions d'habitants, soit 25 librairies pour 100 000 habitants (source : article de presse, *A novel oasis: why Argentina is the bookshop capital of the world*, Uki Goñi, The Guardian, 2005)

Le dynamisme de la vie culturelle à Buenos Aires est particulièrement important. C'est la ville d'Amérique du Sud qui compte le plus grand nombre d'opéras et de théâtres, dont le *Teatro Colón*, considéré comme l'un des meilleurs au monde de part son acoustique. Buenos Aires est également la ville au monde qui compte le plus grand nombre de librairies³ par habitant (en 2011, elle a été nommée Capitale Mondiale du Livre par l'UNESCO). C'est une ville chargée de culture, particulièrement vivante. Ce qui est particulièrement intéressant dans cette ville, c'est la forte hétérogénéité entre les quartiers.

En visitant les principales capitales européennes comme Paris, Rome, ou encore Madrid, on ressent une véritable cohérence urbaine et architecturale. Il me plaît, lorsque je décris Buenos Aires, de la définir comme un ensemble homogène d'éléments hétérogènes. Elle est révélatrice de la société argentine, elle même très empreinte d'un héritage colonialiste de multiples cultures européennes -*espagnole* et *italienne* en majorité, mais aussi *française*, *juive*, et *polonaise*- qui a su, au travers des décennies, s'en détacher et s'imposer de part son originalité. C'est en cela qu'elle est profondément sud-américaine.

La capitale argentine oscille sans cesse entre son passé, son présent et son futur. Pour tenter de saisir cet aspect particulier et aller plus en avant dans la compréhension de sa forme urbaine, il est intéressant de l'illustrer par une hypothèse avancée par l'urbaniste italien Bernardo Secchi⁴.

La compréhension de la ville européenne contemporaine serait celle « *d'une transition, sinon celle d'une rupture dans l'histoire de la ville européenne* ». De manière similaire, Buenos Aires, dont les racines européennes sont assumées, offre une rupture entendue, celle entre ville moderne, et ville contemporaine. La période moderne de la capitale argentine, correspondant à la période allant du début de la Renaissance à la fin de la moitié du XXe siècle (soit la période fondatrice de la ville de Buenos Aires et de son pays) s'oppose à la période contemporaine, ville présente, ville de la seconde moitié du XXe siècle (dans le cas de l'Argentine, elle traduit la fin de la dictature et l'ouverture économique sous *Carlos Menem* dans les années 1980, ainsi que la libéralisation radicale de l'économie).

Le terme de rupture est ici défini dans son large : il est trivial de constater que « *l'histoire est toujours constituée d'innovations et de résistances, de permanences et de transformations, de synchronies et de déphasages* ». La rupture étant également la résultante d'une nouvelle forme de l'espace que l'on habite, et d'une nouvelle forme du temps, puisqu'encore plus au XXIe siècle, la société à une nouvelle forme de le pratiquer et surtout de le dépenser.

La question de la ville contemporaine, n'a jamais eu autant de sens qu'aujourd'hui : patrimoine et innovation interrogent à eux deux la question de bâtir un environnement sain et un cadre de vie à une société sans cesse changeante. Il y réagit de deux manières : par la rupture, ou au contraire, par la continuité ; deux adaptations qui questionnent ou explicitent ces deux hypothèses. Buenos Aires, cité toujours en mouvement, traduit la vitesse à laquelle se développe la société argentine. Deux interprétations qui se ressentent à l'échelle de la ville, l'échelle des quartiers, mais aussi à l'échelle de la rue et de l'homme, où cohabitent différentes époques architecturales et urbaines.

À Buenos Aires, chaque quartier se définit par un style qui lui est propre, de même que son histoire. Il est même fréquent, à l'intérieur d'un même quartier, de constater opposition entre style colonialiste et traditionaliste, et style contemporain.

Le quartier portuaire et populaire de *La Boca*⁵, en espagnol, *la bouche*, avec ses maisons chétives aux façades colorées, traduit l'immigration italienne.

4. Bernardo Secchi (1934 - 2014) était tout autant théoricien que praticien. Professeur d'urbanisme à l'Institut Universitaire d'Architecture de Venise et doyen de la Faculté d'Architecture au Politecnico di Milano, il a de fait enseigné dans nombre d'universités, notamment à Louvain et Zurich mais aussi à l'Institut d'Urbanisme de Paris et à l'Ecole d'Architecture de Bretagne.

Il a participé à l'élaboration de plusieurs plans régulateurs de grandes villes et au réaménagement de centres-villes historiques italiens tels que *Bergame, Pesaro, Brescia, Prato*. Il a également réalisé divers projets dans les villes de *Madrid, Anvers, Malines, Courtrai*. Il a participé à des études pour le Plan Intercommunal de Milan et a travaillé sur le Plan Régional du Trentin.

(source : à propos de la ville européenne contemporaine, Bernardo Secchi, Revue Prétentaine, N°16/17, Hiver 2003-2004 : « Villes » ENSAT U.S-VII)

5. Quartier situé au sud-est de la ville, c'est aujourd'hui un quartier très prisé par les touristes qui viennent en admirer son architecture particulière. Fief du club des Boca Juniors et de ses deux emblèmes, le stade La Bombonera et l'idole Diego Maradona, c'est également un quartier où se concentre fortement les courants politiques de gauche et contestataires du gouvernement.

6. Avec les quartiers voisins de Retiro et de Palermo, Recoleta fait partie d'un ensemble connu sous le nom de *Barrio Norte* (en français Quartier Nord), lieu traditionnel des classes les plus aisées de la société, où se concentre une grande partie de la vie culturelle de la ville. C'est une zone de grand intérêt historique et architectural, spécialement grâce au *Cimetière de Recoleta* qui y est situé, véritable quartier dans ce secteur.

Le quartier riche de *La Recoleta*⁶ raconte l'âge d'or de Buenos Aires, lorsque les grandes familles bourgeoises construisaient leurs maisons à l'aide de matériaux importés d'Europe. D'où la grande similitude faite, en certains endroits de la capitale, avec Paris, puisque la même pierre calcaire fut utilisée pour la construction des quartiers aisés : tous ces bâtiments exposent la colonisation espagnole, dans une écriture proche du style haussmannien.

*Puerto Madero*⁷ est le *barrio* le plus jeune de la ville de Buenos Aires, le *quarante-huitième*. Il est également l'un des plus particuliers, et explicite directement l'aspect dynamique de la ville ainsi que sa visée économique, et en quelque sorte, traduit du futur voulu par la capitale. Sa situation, à proximité du *centro*, quartier d'affaires, et son ouverture sur le *Río de La Plata* et la *Reserva Ecológica de Costanera Sur* font de ce *barrio* une zone très prisée par les investisseurs privés, hôtels de luxe et grandes entreprises : il est devenu, en moins de trente ans après son nouveau plan d'aménagement, l'un des quartiers les plus chers de la métropole.

Il cohabite néanmoins avec le quartier de *San Telmo*⁸, situé à sa limite ouest, qui nous expose la création de Buenos Aires. C'est le plus ancien de la capitale. Avec ses vieilles bâtisses bourgeoises aux façades ornementées, San Telmo est le secteur originel de la ville.

En écho à la tradition européenne, les rues et leurs noms portent encore la marque du temps : la *Calle Defensa*, célèbre pour accueillir la *Feria San Telmo* tous les dimanches, relate les deux invasions anglaises repoussées en 1806/1807, et les prémices de l'Indépendance du pays quelques années plus tard. Là, dans ce quartier, tout au long du début XIXe siècle et bien avant, le centre ville de la capitale se développait. C'est seulement aux alentours de 1840, après l'épidémie de fièvre jaune que la plupart des gens déménagèrent vers la campagne (aujourd'hui les quartiers riches de *Recoleta*, *Belgrano*, et *Palermo*). Les traces de ce riche passé, teinté d'un fort colonialisme, en fond un quartier de mélange populaire et social, de tourisme et d'activité locales, de classes moyennes et intellectuelles. On y trouve une vie nocturne importante, mais également une vie commerciale très active durant la journée, où se mêlent les différentes temporalités. Mais ce quartier, c'était surtout *mi barrio* (« mon quartier »).

Jorge Luis Borges⁹ disait « *J'aime beaucoup Buenos Aires, je l'aime plus parce que c'est une ville laide* {comparée aux capitales européennes auxquelles on la rapproche souvent}. *C'est une ville lived-in, c'est une ville que l'on doit vivre pour en comprendre son statut si particulier* ».

Le quartier de San Telmo, fut durant mes quatre derniers mois en Argentine, comme un nouveau départ dans mon année à l'étranger. Je

6. *El desarrollo urbano del antiguo Puerto Madero en la ciudad de Buenos Aires*, de Juan Manuel Borthagaray, 2005

7. San Telmo est une des zones les mieux conservées de Buenos Aires. Elle se caractérise par ses bâtisses coloniales et ses rues pittoresques, dont beaucoup sont recouvertes de pavés. Parmi les sites remarquables, on retrouve de nombreuses anciennes églises, des musées, des magasins d'antiquités et une fête aux antiquités semi-permanente appelée *Feria de San Telmo*. (source : *Con el corazón mirando al Sur*, Espacio Editora, Buenos Aires, 2008)

8. Jorge Luis Borges (24 août 1899 - 14 juin 1986) est un écrivain argentin de prose et de poésie. Ses travaux dans les champs de l'essai et de la nouvelle sont considérés comme des classiques de la littérature du XXe siècle. Borges reçoit de nombreuses distinctions, telles que le *Prix Cervantes* en 1979, le *Prix Balzan* en 1980 (pour la philologie, la linguistique et la critique littéraire) ou la *Légion d'Honneur* en 1983. Il est même nommé plusieurs fois pour le prix Nobel de littérature mais ne l'obtiendra jamais. (source : *Jorge Luis Borges en entretien avec Jean Daive*, archives INA)

partageais ma chambre, dans une colocation de onze personnes, au *numero 920 calle Bolivar*. Agathe, également en échange avec l'ENSA Toulouse, et moi même, étions les deux seuls européens, et c'est avec deux étudiants guatémaltèques, *Luis* et *Alejandra*, que nous tissions un lien particulier. Certes très touristique, ce quartier correspond selon moi à un mélange de classes moyennes et plus aisées qui lui confère un aspect de petit village dans cette grande métropole. L'un de nos propriétaires était également le gérant d'un restaurant très connu du quartier, logé juste sous nos chambres. C'est donc très rapidement que nous nous sommes accommodés au rythme frénétique de la capitale, qui semble ne jamais se reposer.

L'ambiance est tout à fait particulière à Buenos Aires, et le soleil d'automne et d'hiver apporte à la lumière une densité et une épaisseur tout à fait remarquable. J'ai pris énormément de plaisir à réaliser des clichés depuis ma chambre et de mon quartier, qui offrait un point de vue sur cette rue très passante, connectant le centre de la ville aux quartiers sud plus populaires. C'est surtout à partir de ce moment que la prise en main de mon appareil télémétrique *Minolta CLE* fut acquise, et je gardais toujours ce dernier avec moi à chacun de mes déplacements dans la ville. Les distances y sont démultipliées, et il est de coutume d'attendre, de prendre son temps, de faire la queue. Une heure de trajet pour rejoindre un quartier voisin, est un trajet commun et régulier dans la semaine. Les manifestations culturelles sont très nombreuses, et aussi très avantageuse pour les étudiants, qui sont légions dans cette ville. Il est très courant de rencontrer des français, voyageant, étudiant ou travaillant à Buenos Aires, et les argentins gardent pour la France une affection particulière, de part l'histoire de leur pays et de leur république.

De mon point de vue, le *porteño* est mélange étonnant de culture européenne et sud-américaine. C'est un espagnol tout d'abord de par la langue, possédant un accent qui lui est propre, conserver la manière rapide et chantante qu'on les espagnols pour s'exprimer. Un italien ensuite, puisqu'il en conserve les mimiques et le grand respect de la tradition et des codes, tant dans les relations familiales et que du respect de la gastronomie. Enfin, un français, pour son dévouement social et politique, toujours enclin à de vifs débats. Son chauvinisme assumé, le fera toujours défendre son pays qu'il soutiendra coûte que coûte face à ses détracteurs.

Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H
Grande Ouverture,
pour marquer le premier plan.

À l'angle de l'*Avenida Independencia* y de la calle *Bolívar*,
Barrio San Telmo,
Buenos Aires Ciudad Autónoma.

C'était un spectacle très commun, puisque c'était notre chemin pour aller attraper le *colectivo* n°129 qui nous menait à l'université à *La Plata*.

À ce moment là, un homme attendait pour traverser la route.
Je passais derrière, trouvant aux couleurs une harmonie particulière.





Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H
Grande ouverture,
mode semi automatique



Un groupe d'argentins et de touristes était assis sur des marches, prenant le soleil et discutant, en face du célèbre *Caminito*, dans le quartier touristique de *La Boca*. C'était une soirée d'hiver, mais les températures clémentes avait amenées beaucoup de monde à se promener le long du port. C'est un quartier très agréable, surtout quand la lumière du couchant traverse l'humidité se dégageant des rues.

Je ne trouvais pas la scène tant singulière, mais plutôt révélatrice de l'*espíritu porteño* : flâner, discuter, se détendre. J'avais mon *Minolta* avec moi, et le silence du déclencheur aide énormément dans la pratique de la photographie avec la foule.





ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H
Grande Ouverture,
idéale pour le portrait.





Le restaurant *Chin-Chin*, qui se situait juste sous notre colocation, au n°920 *Calle Bolivar*, était très connu dans le quartier.

Nous y avions certaines de nos habitudes, et connaissions donc la plupart des personnes y travaillant et le fréquentant, notre propriétaire étant l'un des deux gérants.

C'est une série de trois photographies, toutes trois réalisées au même endroit, mais à trois moments différents.

Sur la page précédente, Romain, un français rencontré à *Buenos Aires* et devenu par la suite un ami proche, avec qui je partageais la plupart de mes moments.

Je l'ai pris un peu au dépourvu, je sais qu'il n'appréciait pas forcément qu'on le prenne en photo.

Ci-contre, l'entrée du restaurant, un dimanche midi, alors que la fumée des cuisines donnait aux rayons lumineux un caractère presque sacré.

Sur la page suivante, Agathe, avec qui j'ai partagé notre colocation et la majeure partie de mes moments au second semestre.

Le soleil frappait directement notre table, sa position était presque contradictoire avec une photographie d'intérieur.





Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H
Grande Ouverture,
nécessaire en milieu sombre.

ÉCOLE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
AU DROIT D'AUTEUR





Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H

Grande Ouverture,
pour capter l'action.

Ci-contre :

Un argentin du *Mercado San Telmo* dans la préparation du traditionnel *Choripan*, plat simple mais indissociable de la cuisine argentine.

Ce dimanche midi, le soleil passait juste au travers de la toiture trouée, la lumière venant se déposer sur son visage.

J'appréciais surtout la concentration qu'il mettait dans l'exécution de sa tâche.

Page suivante :

Après la fin d'une partie de polo, sport éminemment populaire chez les argentins.

Cet *hippodromo* est situé dans le quartier de *Palermo*, où se déroulait une finale entre *l'Argentine* & *l'Uruguay*.

Je suivais ces deux *gauchos*, pendant que le soleil argentin s'abaissait en cette fin de journée sur la capitale.

ECOLE NATIONALE SUP
DOCUM



Minolta CLE - Fujicolor Pro 400H
Grande Ouverture,
pour capter l'action.



CONCLUSION

Pouvoir faire la synthèse d'une telle expérience serait difficile, tant les apprentissages au cours de cette année furent multiples. Il est toujours compliqué de décrire combien une année à l'étranger, d'autant plus dans le cadre d'un échange universitaire, demeure quasi unique. Elle découle bien évidemment du caractère fini dans le temps de celle-ci : entre départ et arrivée, l'on souhaite pouvoir vivre au maximum, et le plus intensément possible. L'aspect délicat de cet état esprit demeurant dans notre envie, pendant presque douze mois, de vouloir tout découvrir, et la précipitation que nous étudiants faisons souvent preuve.

C'est une période de curiosité culturelle, ainsi qu'un développement intellectuel qui s'opèrent, et il serait dommage de les freiner. Il faut aussi savoir faire preuve de patience et de réserve, *parce qu'à trop voir, on ne voit plus*. Notre mise en perspective se perd, et tout devient anodin. Alors qu'au contraire, tout notre quotidien est défini par son éphémérité, ce qui le rend sans pareil. Je sais que pour ma part, ce que je n'ai pas découvert cette année, sera matière à bien d'autres expéditions. Il est parfois difficile de freiner cet appel au voyage, d'autant plus lorsque l'on prépare le métier d'architecte.

L'Argentine, le Brésil, La Bolivie, le Pérou et le Chili sont tous des territoires uniques et pluriels, qui paraissent parfois comme figés dans le temps. Pour autant, et encore plus dans notre société contemporaine, ils sont bel et bien dans un développement rapide et maintenu. Ils s'inscrivent dans cette avancée constante vers une occidentalisation qui continue d'être fâcheusement un but à atteindre pour ces pays. Certaines contrées tendent à perdre toute originalité, traditionalisme et régionalisme ; d'autres au contraire, jouent d'un pastiche qui se perçoit alors comme un folklore plutôt que comme une survivance du passé.

Cette attitude à maintes fois à voir avec, comme je le critiquais parfois dans ce mémoire, la surexploitation touristique qui est faite de la plupart des sites culturels, historiques et naturels qui font toute la singularité de ce continent. Il est donc toute à l'initiative du voyageur de présenter, tantôt comme il fallu que nous fassions preuve, un certain

détachement et une posture critique envers l'héritage contemporain des sud américains. La tendance paternaliste qu'on les européens vis à vis des découvertes majeures et de la bien-pensance de notre histoire, permet de la remettre en contexte quand on la confronte aux autres cultures de par le monde. Elle permettra, je pense, d'avoir un regard encore plus analytique sur le patrimoine européen, qui demeure extrêmement diversifié sur un territoire très dense, mais qui n'est pas un tout. Nombre d'événements se produisent ailleurs, tout autour de la planète, aussi être curieux est une qualité essentielle. J'encouragerais quiconque à se lancer dans une expérience à l'étranger, courte ou longue.

C'est une position qui je pense aujourd'hui, me permet d'être encore plus critique envers moi-même, et qui est absolument nécessaire pour le métier que nous allons bientôt pratiquer. L'histoire en général, mais aussi les productions intellectuelles et artistiques ne sont que écriture et ré-écriture du passé, comme elles ont à voir avec une perpétuelle mise en rupture et une perpétuelle mise en continuité de la ville et de notre société contemporaine. Elle s'illustre parfaitement selon moi par le concept du philosophe grec *Anaxagore* (qui vécut au Ve siècle av J-C, elle fut plus tard reprise par *Antoine Lavoisier* et sa fameuse maxime) :

*« Rien ne naît ni ne périt,
mais des choses déjà existantes se combinent,
puis se séparent de nouveau. »*

Aussi pouvoir puiser de toutes les connaissances qui nous entourent est un atout. Passer une année à l'étranger est en cela le plus formateur, et c'est l'apprentissage majeur que nous recevons.

Mon année d'échange m'a aussi permis de me rendre compte du rayonnement de notre culture française de par le monde, et de ce qu'elle représente. Pour ma part, ce fut dans ces moments de nostalgie lorsque l'on se sent éloigné, que l'on se rend compte de la richesse de notre société. Elle fut enfin profondément valorisante auprès des argentins, qui font preuve d'un amour profond pour notre territoire.

La France, qui fascine de part sa culture si diverse, est aussi l'image même que se font les sud-américains, du moins pour ceux qui n'ont pas visiter nos contrées, d'une république moderne. L'impact de l'hexagone dans la création de la république argentine y joue pour beaucoup.

À nous, *ancien jeunes étudiants et maintenant vieux étudiants, bientôt jeunes travail-*

leurs, de défendre cet héritage qui est le nôtre, de le comprendre, et de se l'approprier.

Cette année fut enfin, bien évidemment, l'occasion de photographier, *constamment*. Cette activité que je pratique, comme je l'avais au début de ce mémoire, toujours comme un amateur, m'a permis de rapporter avec moi tous les moments qui ont fait de mon année à l'étranger une année si remarquable. Je pense que c'est une pratique que j'envisage différemment aujourd'hui, et j'essaie de plus en plus de m'améliorer et de me cultiver à sa pratique. Je me dis toujours que je ne photographie pas assez, et je voudrais pouvoir tout emmagasiner chaque jour, non sans le regret de ne pas avoir suffisamment capturer en images l'année passée en Argentine.

C'est aussi un plaisir certain que j'éprouve pour la photographie argentine. Les images conservées et par la suite mise en épreuve, me rappellent tout autant à mes souvenirs que le font les pellicules ratées, conservées au stade de négatifs. Discipline pratiquée en autodidacte, je ne m'improvise pas en expert du domaine, mais comme un jeune étudiant dédié à sa passion, j'espère que le lecteur pourra cerner ce ton que je voulais donner à la rédaction de cet écrit.

Peut être que ce léger sentiment d'inachevé et d'insatisfaction seront matière eux aussi à un autre voyage. Il me paraissait évident de pouvoir énumérer toutes ces étapes. Aussi j'espère avoir pu amener le lecteur de ce mémoire de mobilité suffisamment loin pour lui avoir donné envie en retour de partir en quête de découvertes. De la même manière, j'espère lui avoir insufflé la fantaisie de prendre son appareil photographique et de garder le regard à l'affût, de toutes ces situations de vies qui font la photographie.

Pour ma part, je n'avais de cesse de vouloir photographier tout ce qui défilait devant moi. Sans en donner tous les tenants, les images, je pense, en parleront mieux que des mots.

J'espère avoir pu en capturer l'essence même.

*« Un jour je trouverai les mots justes,
et ils seront simples »
Jack Kerouac*

ANNEXE

De la connaissance à l'utilisation de la mécanique

Photographe, c'est un acte sensible, mais aussi une nécessaire connaissance technique et un apprentissage méthodologique. Ces deux approches sont, selon moi, indissociables de l'acte de photographier, mais il n'existe pas qu'UNE photographie : chaque photographe en a son approche personnelle. Cette discipline, c'est aussi savoir s'adapter à différentes situations pour tenter d'en ressortir une écriture commune grâce à différents appareils : aussi un certain type de caméra peut répondre à l'ensemble des situations rencontrées (certain photographe célèbres, notamment les photographes reporters comme *Robert Capa*¹ et *Henri Cartier Bresson*², ont quasiment tous fait leurs classes à l'aide des fameux appareils télémétriques *Leica*³) de la même manière qu'un musicien présente des instruments pour lesquels il a une affection particulière.

Pour ma part, je me contente de trois machines différentes aujourd'hui, et je voulais ici, pour aller un peu plus loin dans l'approche que j'ai faite de l'acte de photographier, retranscrire les différentes utilisations que je peux en faire. Certains termes sont spécifiques et font appel à une certaine connaissance technique. J'ai souhaité, dans cet annexe, pouvoir m'adresser à mon lecteur d'une manière similaire, qui y retrouvera aussi une utilisation sensible des ces objets mécaniques.

Le premier appareil photographique avec lequel j'ai découvert le monde de la photographie argentique, fut un modèle autofocus datant des années 1990, le *Nikon F601*.

Il m'aida fortement dans mes débuts. Petit frère du très célèbre *Nikon F801*, disposant de tous les automatismes classiques que l'on retrouve aujourd'hui sur les appareils numériques classiques (A, S, P avec décalage possible)⁴, d'un autofocus performant pour l'époque de sa construction, il fut un appareil idéal pour opérer ma transition entre numérique et argentique. Son grand nombre d'options ainsi que l'automatisme de réglages de l'ouverture et de la vitesse d'obturation, couplées à un autofocus extrêmement efficace, me permit au départ de pouvoir pho-

1. Robert Capa (1913-1954), pseudonyme d'*Endre Ernő Friedmann*, est un photographe et correspondant de guerre hongrois.

Il a couvert les plus grands conflits de son époque, et il est souvent considéré comme le plus grand photographe de guerre de l'histoire. Il est l'un des fondateurs de la coopérative photographique Magnum. Il fut notamment le seul photographe professionnel à documenter le Débarquement en Normandie.

2. Henri Cartier-Bresson (1908-2004) est un photographe et photojournaliste français. Connus pour la précision et la qualité de ses compositions (qui ne sont jamais recadrées au tirage), Cartier Bresson s'est surtout distingué dans le photo-reportage, dans la rue, la représentation des aspects pittoresques ou signifiants de la vie quotidienne. Il est lui aussi l'un des fondateurs de l'agence coopérative Magnum Photos.

3. *Leica Camera AG* est un fabricant allemand réputé d'appareils photographiques et d'optiques.

4. Le mode A, semi-automatique dit à *priorité ouverture*, laisse le photographe décider de l'ouverture du diaphragme à utiliser, l'appareil se chargeant de déterminer la bonne vitesse d'obturation.

Le S, semi-automatique, dit à *priorité vitesse*, laisse lui au contraire décider de la vitesse d'obturation du diaphragme.

Le mode P est entièrement automatique, le décalage permettant d'ajuster en direct l'ouverture et la vitesse en correspondance.

tographier sans trop me soucier de la justesse d'exposition ou de mise au point. L'ergonomie de ce boîtier est très convenable, bien qu'elle présente un grand nombre de boutons et fonctions, aussi son utilisation peut rapidement s'enrichir et se complexifier. Je le possède avec un objectif zoom 35-70mm ouvrant à $f/3,3$, très convenable, et permettant de répondre à un grand nombre de situations rencontrées.

C'est aussi un appareil formidablement résistant : il m'a toujours accompagné depuis mes débuts, dans tous mes voyages, comblant toujours mes attentes, ne connaissant jamais de panne. J'ai raté assez peu de photographies avec cet appareil, ce qui m'a permis d'aimer autant et rapidement la photographie argentique. C'est un très fidèle compagnon. Son poids important le rend confortable à manipuler, mais c'est aussi son défaut, ainsi que son encombrement. Il ressemble fortement à un boîtier numérique, ce qui m'a parfois empêché de l'utiliser dans la foule, notamment au Brésil, où les vols et agressions sont fréquents, et il reste difficilement transportable dans une veste ou un petit sac. Je suis donc par la suite, parti à la recherche d'un appareil bien plus compact, que je pouvaisais justement emporter toujours avec moi.

Il me semble nécessaire de préciser que je dispose d'un mécène au quotidien, lui aussi photographe : *mon père*. Je le détaillais au début de cet écrit, c'est grâce à lui que j'ai découvert la photographie, reçu mes premiers appareils qu'il m'offrait de sa collection personnelle, et grâce à lui que je découvrais mes premières expériences de photographe amateur. Je recevais ainsi le *Canon Demi EE28*.

C'est un appareil peu courant, fabriqué à la fin des années 1960. Il s'agit d'un appareil muni de *l'oeil électrique* donnant le terme *EE*⁵ ; c'est aussi un *demi-format*, chaque négatif fait donc 18 x 24 mm ; enfin, son objectif est un 28 mm, ouvrant à $f/2,8$.

Que n'est-il pas dit dans ce nom qui ressemble en tout point à un mode d'emploi ? C'est un appareil d'une simplicité sidérante, ergonomique au possible, résistant, fiable, transportable, et rapide à utiliser. L'automatisme d'exposition est débrayable et l'objectif est composé de 5 lentilles réparties en 3 groupes. Le viseur est très lumineux, permettant une réelle aisance d'utilisation : c'est bien simple, un enfant pourrait s'en servir, une bandelette au dos de l'appareil détaillant la table des distances pour la mise au point.

Cet appareil a donc tout pour plaire, et il se retrouve très souvent dans l'une des poches de ma veste, le silence de son déclencheur permettant de l'utiliser dans la plupart des scènes quotidiennes. Enfin, le demi format permet une économie drastique du nombre de photos : sur une pellicule classique, il permet de doubler le nombre de clichés, modération

5. Electric Eye = EE, autrement dit une cellule incorporée qui couple complètement le diaphragme et la vitesse d'obturation lors de la prise de vue. Elles se règlent par ajustement de l'ouverture sur l'objectif allant de 2,8 à 22 soit 1/30e à 1/250e.

6. La mise en abyme (également orthographiée mise en abîme) est un procédé consistant à représenter une œuvre dans une œuvre similaire, par exemple en incrustant dans une image cette image elle-même.

7. CLE vient de *CL Electronic*, descendant de la collaboration entre les marques *Minolta* et *Leica*, qui faisant suite au *Leica CL*. En effet, le *Leica CL* finissait par faire de l'ombre au *Leica* modèle M. *Leica* décida alors d'arrêter sa production en 1979 et par là sa collaboration avec *Minolta*. Libres, des jeunes ingénieurs planchèrent sur un boîtier télémétrique innovant et sortirent le *Minolta CLE* avec certaines avancées techniques (que l'on trouvera près de vingt années plus tard chez *Leica*). L'équipe d'ingénieurs gardera au *CLE* les qualités indéniables du *Leica CL*, en tendant à le faire évoluer vers la perfection. À part la baïonnette M, tout est nouveau sur ce boîtier. Environ 34 000 seront commercialisés.

8. Le télémètre utilise deux viseurs pour former deux images. Pour faire le point, il suffit de tourner la bague dédiée jusqu'à ce que les deux images correspondent. Ce mode de mise au point est apprécié pour sa précision avec les objectifs à grande ouverture permettant de travailler avec une faible profondeur de champ et en conditions de faible luminosité. Par ailleurs, le grossissement et le champ couvert par le viseur restent les mêmes quel que soit l'objectif monté sur l'appareil.

9. Le *piqué*, également désignée sous le terme *d'acutance* désigne la qualité de détail d'une image. Plus le piqué d'une image sera important, plus l'impression de netteté sera grande

non négligeable pour mes débuts et mes tâtonnements sur les réglages. Je photographie ainsi beaucoup plus machinalement avec ce dernier, et il me permit de documenter fréquemment. Plus d'images prises engendrent généralement un manque de réflexion et de composition à la prise de vue, mais elles démontrent aussi de plus de spontanéité dans les scènes capturées. Deux images sur une même place de négatif, c'est aussi une composition singulière qui est possible : je la trouve particulièrement intéressante, et je voulais foncièrement le respecter dans la présentation et la mise en page de mes photographies dans ce mémoire. Parfois certaines sont disposées seules, mais ce n'est que pour renforcer la valeur de ces dernières en tant qu'image singulière. Le demi format permet de dégager une chronologie particulière dans l'avancement de la pellicule dans l'appareil, d'autant plus en voyage, quand les situations rencontrées sont diverses. On y retrouve ainsi parfois une correspondance entre les images, presque comme une pellicule de film, ou au contraire une totale opposition entre les situations offrant une certaine mise en abyme⁶. Bien entendu, son petit format en fait un appareil que j'utilise de manière complémentaire, et il ne peut remplacer l'utilisation d'un appareil de plus grande résolution qui permettra lui de dégager certains détails, un cadrage particulier, ou une lumière singulière.

J'étais donc à la recherche d'un troisième appareil, qui pouvait lui allier confort ergonomique et transport, rapidité d'utilisation et qualité d'image. Comme exposé précédemment, le hasard faisait bien les choses : l'un de mes frères me légua lui aussi un appareil, offert par notre père plusieurs années auparavant.

Le *Minolta CLE*⁷ commercialisé en 1984, est un 35mm télémétrique⁸, automatique à priorité à l'ouverture, débrayable en manuel, pour format 24x36mm, compact, 490 grammes, avec son objectif Rokkor 40mm ouvrant à $f/2$, et à objectifs interchangeables à baïonnette M (il fut commercialisé avec un 90mm, un 28mm et un 40mm que je possède).

C'est un appareil très complet, et il réalise des photographies parfaitement exposées et parfaitement piquées⁹. La luminosité de ce viseur est vraiment prodigieuse et permet de répondre à quasiment toutes les situations. L'image télémétrique est de belle taille et très contrastée. Sur la gauche du viseur, un ruban de 10 diodes indique les vitesses choisies par l'appareil, qui s'allument par un simple effleurement du doigt sur le déclencheur électromagnétique. La mesure de la lumière est d'une grande sophistication pour l'époque : *Minolta* utilisa ses brevets liés à la lecture de la lumière directement sur le film qui permet à la cellule de prendre en compte les variations de lumière pendant le temps d'exposition, ce qui lui confère une précision extraordinaire. L'obturateur

électronique, commandé par la cellule, va ajuster l'ouverture du rideau jusqu'à une exposition parfaite, même si la lumière varie durant l'exposition. Sa précision est vraiment impressionnante, et il est très agréable de pouvoir autant se fier à un appareil.

La nouveauté pour moi fut surtout de m'habituer à la visée télémétrique, qui présente beaucoup d'avantages par rapport à la visée reflex : la position du viseur permet de garder son deuxième œil ouvert sur tous les éléments d'une scène ; la visée qui ne crée pas de flou permet aussi de prendre en compte tous les composants qui font l'image, elle permet aussi de voir plus que le cadrage ; c'est le rideau qui opère donc pas de bruit de claquement du miroir, cela rend cet appareil très silencieux pour les prises de vues sur le vif ; ce sont des appareils avec uniquement une visée manuelle, l'immersion est donc totale et le fonctionnement est minimal et simplifié (mais pas simple) ; enfin, le télémétrique permet de créer des boîtiers très compacts, donc facilement transportables et facilement dissimulables.

C'est une utilisation là aussi différente d'une utilisation avec visée reflex, mais elle est tout à fait en adéquation avec la photographie que je pratique à présent, moins portée sur l'architecture, qui était un des mes uniques sujets au début, et plus sur l'homme. C'est avec cet appareil que je photographie le plus aujourd'hui, et il était de tous mes moments sur la fin de mon année.

Ces objets pourtant standards et industriels sont donc devenus partie intégrante de ma vie courante, et j'éprouve pour eux une grande reconnaissance. Ils ont toujours été d'une fidélité sans nom, opérant le rôle poétique et symbolique d'avoir pu devenir tout à fait unique simplement par l'utilisation que j'ai pu faire d'eux, ainsi que de renseigner toutes ces *spontanéités* que j'ai présentées dans ce mémoire de mobilité étudiante sous forme de témoignage.

BIBLIOGRAPHIE

- Henri Cartier Bresson, de Clément Chéroux, Livre paru chez les Éditions du Centre Pompidou, 2013.
- Histoire de la Photographie, The George Eastman House Colection, Livre paru chez Taschen, 2012.
- Robert Capa, de Richard Whelan, Livre paru chez Phaidon, 2001.
- la photo, de Chenz & Jeanloup SIEFF, Livre paru chez les Éditions Denoël, 1976.
- L'oeil Multiple, 170 Entretien, Portraits et Critiques Photographiques parus dans Le Monde, de Patrick Roegiers, Livre paru chez les Éditions La Manufacture, 1992.
- La Carte et le Territoire, de Michel Houellebecq, Livre paru chez Flammarion, 2010.
- Les Grands Maîtres du Tirage, de Dominique Gaessler, Livre paru chez les Éditions Contrejour, 1990.
- Site Internet 35mm-Compact fait par un passionné de la photo, dont certaines des explications ont été utilisés pour mes recherches.
<http://35mm-compact.com/>
- Site Internet Collection Appareils fait par Sylvain Halgand dont certaines des recherches furent très utiles à la rédaction de ce mémoire.
<http://www.collection-appareils.fr/>
- Wikipédia et ses contributeurs, dans la rédaction des notes et précisions iconographiques, historiques, géographiques.

Toutes les photographies présentes dans cet écrit sont toutes originales et propriété intellectuelle de son auteur, Pierre-Louis Castro. Toute reproduction, contraire à l'accord de son auteur, est interdite.

Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivants :

	OUI	NON
Diffusion numérique limitée aux étudiants de l'ENSA Toulouse		
Diffusion numérique limitée au réseau Archirès		
Diffusion internet (Dumas)		
Exposition		